

CH. MAGUÉ

LES
DENTELLES
ANCIENNES

Meer



COLLECTION DES COLLECTIONNEURS

LES
DENTELLES ANCIENNES

COLLECTION DES COLLECTIONNEURS

(I^{re} SÉRIE)

Les Bijoux anciens, par I.-L. BLANCHOT.

Les Poupées anciennes, par CLAUDE CÉZAN.

La Céramique ancienne, par J. RENOARD.

Les Dentelles anciennes, par CH. MAGUÉ

Les Tissus d'Art, par ALPH. ROUX.

Le Collectionneur de peintures modernes, par

ANDRÉ FAGE.



La Dentellière hollandaise au XVII^e siècle
d'après Van der Meer

LA COLLECTION DES COLLECTIONNEURS

Publiée sous la direction de I.-L. BLANCHOT.

CH. MAGUÉ

Les
Dentelles Anciennes

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 40 PLANCHES HORS TEXTE
EN PHOTOTYPIE ET UN FRONTISPICE EN COULEURS



LES ÉDITIONS PITTORESQUES

101, RUE DU FAUBOURG-SAINT-DENIS, PARIS-X^e

—
1930

**Tous droits de traduction, de reproduction, d'adaptation et de représentation
réservés pour tous pays, y compris la Russie (U. R. S. S.).**

Copyright 1930 by Les Éditions Pittoresques à Paris.

TABLE DES MATIÈRES

Des collectionneurs et de la collection	1
Histoire de la dentelle	19
Outillage. — Dessins	44
De la dentelle en général	67
Fraudes et contrefaçons.	83
Les dentelles italiennes	101
Les dentelles françaises.	120
Les dentelles belges.	148
Les dentelles en Europe. — Dentelles exotiques. . .	180

TABLE DES GRAVURES

Planches

- I. — Molenaer. Groupe de famille (xvi^e siècle).
Fraises et cols Médicis.
- II. — Modèle pour dentelle en parchemin découpé.
Travail vénitien (xvi^e siècle).
- III. — Moreelse. La comtesse de Ligne-Aremberg.
Fraise garnie de point de Venise.
- IV. — Point de Venise (xvi^e siècle). Le motif du
centre est fait de carrés Reticella.
- V. — Moreelse. La comtesse de Hanau. Col Médicis
en point de Venise.
- VI. — Nappe d'autel en point de Venise (xvi^e s.).
Détail.
- VII. — Italie. Guipures à l'aiguille (xvi^e et xvii^e s.).
- VIII. — Guipures italiennes aux fuseaux (xvii^e et
xviii^e siècle).
- IX. — Dentelles modernes faites au métier méca-
nique. Fabrication de Calais.
- X. — Dentelles à lacets, imitations de dentelles
italiennes (1, 2, 3). Dentelles véritables
de Milan (4 et 5).
- XI. — Dentelles de Milan.
- XII. — 1^o Point de rose à l'aiguille; travail italien.
2^o Point de Venise plat à l'aiguille; reliefs
surajoutés.
- XIII. — Matériel, coussins et fuseaux.
- XIV. — Les principaux réseaux; leur point carac-
téristique.
- XV. — Italie : 1^o Point de rose (xviii^e siècle);
2^o Point des doges.
- XVI. — Italie. Point de Burano. Travail en soie
(xviii^e siècle).
- XVII. — Italie. Dentelle de Gênes aux fuseaux.

Planches

- XVIII. — France. Point de France à l'aiguille (Louis XVI).
 XIX. — France. Point d'Alençon.
 XX. — Portrait de Mlle de Beaujolais, par Nattier; parure en application (xviii^e siècle).
 XXI. — France. Point d'Argentan (xviii^e siècle).
 XXII. — Italie. Dentelle aux fuseaux (1 et 2); France. Point de Sedan (xviii^e siècle).
 XXIII. — Valenciennes aux fuseaux (xvii^e et xviii^e s.).
 XXIV. — Dentelles aux fuseaux de Valenciennes (xvii^e et xviii^e siècle).
 XXV. — France. Dentelles du Puy aux fuseaux (xviii^e siècle).
 XXVI. — Dentelle provenant de l'aube du cardinal Fesch.
 XXVII. — Devant de robe au point de France (modèle de la maison Lefébure).
 XXVIII. — Portrait de Marie-Antoinette et de ses enfants, par Mme Vigée-Lebrun. Tulles brodés.
 XXIX. — Dentelles genre Binches et Valenciennes primitives (xvi^e et xvii^e siècle). Musée des Arts décoratifs.
 XXX. — Point d'Angleterre, fabrication de Bruxelles. Travail à l'aiguille sur réseau (xviii^e siècle). Point de Malines, fabrication d'Arras; travail aux fuseaux.
 XXXI. — Flandre. Dentelles de Malines.
 XXXII. — Point de Bruxelles à l'aiguille (xviii^e siècle).
 XXXIII. — Flandre. Dentelle aux fuseaux et à l'aiguille (xviii^e siècle).
 XXXIV. — Bruxelles. Point d'Angleterre. Applications sur réseau véritable (xviii^e siècle).
 XXXV. — Flandre. Commencement xviii^e siècle. Rabat aux fuseaux. Point d'Angleterre.
 XXXVI. — Bonnet application Angleterre (xviii^e siècle).
 XXXVII. — Burano. Style anglais. Travail à l'aiguille sur réseau. Point d'Angleterre (xviii^e s.). Application de Bruxelles.
 XXXVIII. — Portrait de la reine Marie-Louise, par Goya. Mantille espagnole en blonde.
 XXXIX. — Travail slave ou allemand aux fuseaux.
 XL. — Points mauresques et arabesques; fabrication italienne moderne.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- BAYARD E. *L'art de reconnaître les dentelles, guipures, etc.* R. Roger et F. Chernovig, Paris, 1914.
- BAYZELON H. *L'industrie de la dentelle à la main et les tentatives récentes de rénovation.* Lyon, 1906.
- BERRY (Marguerite du). *La dentelle.* Garnier frères, Paris 1906.
- BERRY PALLISER (Mrs.). *Histoire de la dentelle* (traduction de la comtesse de Clermont Tonerre). Firmin-Didot, Paris, 1869.
- LAPRADE (Laurence de). *Le poinct de France.* L. Laveur, Paris, 1905.
- LEFÉBURE (Auguste). *Dentelles et guipures anciennes.* E. Flammarion, Paris, 1904.
- LOWES (Mrs.). *Chats on old lace and needlework.* T. F. Unwin, London, 1908.
- VERHAEREN (Pierre). *La dentelle belge.* J. Lebègue, Bruxelles, 1912.
- MABILLE DE PONCHEVILLE. *L'industrie dentellière française, spécialement en Flandre.* Giard, Valenciennes, 1911.
- MOULINET. *La dentelle à l'aiguille en Basse-Normandie.* E. Langlois, Argentan, 1912.
- LAVASTRE. *Dentellières et dentelles du Puy.* Peyriller, Rouchou et Gamon, le Puy, 1911.

CHAPITRE PREMIER

DES COLLECTIONNEURS ET DE LA COLLECTION

Le collectionneur est un homme qui, poussé par les circonstances, par son goût propre, par un besoin de métier quelquefois, s'efforce de trouver, de rassembler, de classer et de cataloguer des objets disparates ou de même nature.

Celui, au contraire, qui ne veut que s'entourer de belles choses pour le plaisir de ses yeux et de son intelligence, en les distribuant avec harmonie autour de lui, peut être un amateur éclairé et un connaisseur; il n'a pas vraiment l'âme du collectionneur. Certes, celui-ci, bien qu'il porte tout le poids de ses recherches sur une certaine catégorie d'objets, peut posséder autant de goût pour les belles choses que le

simple connaisseur, mais il ne s'attarde pas à elles, il est comme l'archéologue qui, en se rendant au champ qu'il fouille, admirera au passage un beau lever de soleil, mais sans pour cela s'arrêter ni se détourner de sa route. Le collectionneur va à son but ; il n'y va pas, les yeux nécessairement détournés de tout ce qui n'est pas celui-ci, mais l'esprit constamment dirigé vers l'objet de sa recherche. Mieux encore ; dans l'objet indifférent qu'il croise, ce qu'il aperçoit, ce seront plutôt les rapports qu'a cet objet avec ce qu'il vise. Le collectionneur de dentelles devant un beau portrait cherchera la nature des dentelles que le peintre aura pu vouloir reproduire, les nuages déchiquetés lui rappelleront invinciblement un lacis vapoureux ; ainsi en sera-t-il pour le feuillage des arbres en été et leurs ramilles en hiver. Pour lui, tout sera matière à rapprochement et, s'il sait savourer la majesté d'un beau spectacle, son esprit le ramènera toujours à ce qui, dans ce tableau, évoque de près ou de loin l'objet de sa passion.

Le vrai collectionneur est, en effet, un passionné. Aussi, de même que l'amoureux toujours possédé par l'objet de son amour, ne pense qu'à lui, ne voit que lui à travers les choses, ainsi le collectionneur passe, admirant certes ce qui l'entoure et qui mérite d'être admiré, mais y cherchant généralement un

rapport plus ou moins étroit, plus ou moins net avec ce qui l'occupe à peu près uniquement.

Le collectionneur, dans une certaine mesure, est un historien en action ; les documents qu'il rassemble, qu'il prépare et qu'il classe, ce sont des traces du passé qu'il arrache à l'indifférence et à l'oubli. Ainsi, comme l'historien réunit des faits, le collectionneur réunit des choses et, c'est souvent dans les documents rassemblés par le collectionneur que l'historien trouvera la confirmation ou l'infirmité de certains faits. Enfin, de même qu'il est des historiens qui s'occupent de l'histoire en général, de ses grandes lignes, d'autres qui localisent leur effort, étudient une époque ou une autre, un pays ou un autre, parfois même un homme ou un autre, il est des collectionneurs qui dirigeront leurs recherches vers un ensemble d'objets embrassant tout ce qui concerne un art, une science, etc. ; et d'autres, au contraire, qui se spécialiseront, ne cherchant à réunir que des objets appartenant soit à une époque, soit à un pays, etc.

Bien entendu une collection de grande envergure ne peut guère être l'œuvre que d'une puissante organisation ; seuls les États sont en condition de réunir des collections assez complètes pour qu'on puisse dire d'elles que vraiment elles constituent un ensemble

ou tout au moins une représentation de cet ensemble. Aux particuliers revient la mission — car enfin cette sauvegarde du passé constitue une mission — de grouper des objets appartenant soit à une époque déterminée, soit à un pays déterminé, soit à un style également déterminé.

Prenons comme exemple la dentelle, puisque c'est de la dentelle qu'il s'agit ici, il est bien évident que, pour rassembler tout ce qui concerne la dentelle, il faut pouvoir compter sur des ressources à peu près inépuisables, sur le temps aussi, temps mesuré à l'effort individuel, mais qui ne compte pas pour l'effort collectif.

Un Musée des Arts décoratifs à Paris, un Musée de Lyon, un Musée de Bruges, d'autres encore d'égale ou de moindre importance, peuvent évidemment, et eux seuls, constituer à la longue ces grandes collections générales, où le chercheur et le curieux vont puiser la documentation ou l'émotion qu'ils désirent. Ce qu'un siècle n'aura pas pu faire pour mener à bonne fin l'entreprise, les siècles suivants le feront; il suffit en somme qu'on ait commencé et qu'on ne laisse plus périr l'œuvre. On peut dire que celle-ci, désormais définitive, s'accroîtra chaque jour un peu plus, et il faudrait une invasion de Barbares pour détruire l'effort de civilisation accompli

dans cet ordre d'idées. Quant au particulier, au collectionneur qui a volontairement limité son champ d'action, son effort sera toujours précaire, le travail entrepris parfois avec un véritable enthousiasme et une véritable science critique sera à la merci du moindre incident, ne serait-ce que de la mort, si l'on peut appeler celle-ci un mince incident. Aussi voit-on tant de collections particulières s'en aller — et c'est un bien — à des musées d'État. Le collectionneur a compris, dans la plupart des cas, que seuls ceux-ci sont en état de profiter de leurs recherches, de les poursuivre et de les compléter. Il est évident que la grande collection de dentelles, l'idéale collection ne peut pas se contenter de rassembler des échantillons des différents points qui ont été exécutés dans les différents pays, par d'habiles ouvrières. Ces échantillons, fussent-ils l'œuvre de véritables artistes, fussent-ils des pièces de prix, ne seront jamais qu'en petit nombre et ne constitueront nécessairement qu'une section de l'histoire de la dentelle.

Maintenant, comment devient-on collectionneur? Car on ne naît pas, on devient collectionneur. Il faut qu'une circonstance quelconque engage dans cette voie pour qu'on s'y intéresse et qu'on y persévère.

La collection de dentelles est un peu spéciale, et

il semble bien qu'elle devrait avoir plutôt des adeptes parmi les femmes que parmi les hommes? Pourtant c'est parmi ces derniers que se trouvent la plupart des collectionneurs d'importance. Il y a une raison majeure à cela, c'est que la plupart des grands collectionneurs sont en même temps ou fabricants ou marchands de dentelles. Il y a certes des collectionneurs en dehors des professionnels de la dentelle, principalement en Amérique, mais ce ne sont guère que des collectionneurs occasionnels qui ont des dentelles comme ils auront des ivoires ou des éventails, un peu enfin de tout ce à quoi s'attache la curiosité.

Le fabricant ou le commissionnaire en dentelles est, de par sa profession même, amené à réunir autour de lui le plus grand nombre possible de documents. Au début, il n'agit certainement pas dans le but d'organiser une collection, mais uniquement pour avoir sous la main une nombreuse et riche documentation qui fournira à sa fabrication une mine d'idées à exploiter. Plus tard, à force de manipuler les objets qu'il s'est procurés uniquement par intérêt de créateur, il se passionne pour eux, il les aime, il finit par les envisager non plus comme des valeurs marchandes, mais comme des objets d'art qui embellissent sa vie et son foyer. D'autre part, il est bien

DES COLLECTIONNEURS ET DE LA COLLECTION 7

certain que les collections constituées ainsi sont généralement d'une haute valeur tant par l'importance que par l'authenticité des pièces qu'elles renferment. Il va de soi qu'il n'y a pas de conseils à donner aux collectionneurs de cette catégorie. Mieux que quiconque, ils savent choisir, ils savent trouver, et ils savent combien payer les objets qu'ils achètent et qui relèvent immédiatement de leur compétence.

Une autre catégorie de collectionneurs particulièrement bien placés et généralement fort avisés, ce sont ceux qui habitent un centre de production de la dentelle. Fort au courant de l'histoire locale, ils sauront mieux que nul autre dénicher, au bon endroit, la pièce convoitée. Est-elle entre les mains de quelqu'un qui refuse de s'en dessaisir? Ils attendront l'occasion pour fléchir le réfractaire et obtenir de lui, au meilleur prix, l'objet de leur convoitise. Ils sauront encore qu'en telle ou telle maison où la mort a frappé se trouve un lot de vieilles dentelles propres à enrichir leur collection; ils se ménageront des voies d'accès auprès de l'homme de loi qui sera chargé de la succession et, par une habile campagne, ils sauront aussi éliminer la compétition possible d'autres acheteurs. Par contre, il arrivera aussi que cette classe de collectionneurs aura un champ d'action assez limité; ils pourront certes réunir de belles

choses tant qu'ils se borneront aux produits de la fabrication de leur région, mais, hors de celle-ci, ils seront en butte aux mêmes difficultés que tous ceux qui courront le même lièvre qu'eux.

Certains deviennent collectionneurs presque à leur insu. Ils ont, dans un héritage, trouvé tout un lot de vieilles dentelles, dont, au premier moment, ils ne savaient que faire. Dans leur entourage, quelqu'un leur a suggéré que cela avait peut-être de la valeur. Ils se sont enquis, ont appris qu'ils avaient, sans s'en douter, un trésor entre les mains. Ils se sont pris alors d'affection pour ces vieilles choses précieuses, les ont sorties du coin où elles dormaient pour leur faire une place de choix, puis ils leur ont voulu un cadre digne d'elles, et quel cadre pouvait mieux leur convenir que des objets de même nature qu'elles, et aussi précieux, sinon plus. De là à collectionner il n'y a qu'un pas.

Dans le même cas se trouvera l'amateur qui, dans quelque vente d'une lointaine province ou dans un fond de boutique de petite ville aura acquis un lot de choses mises au rebut et au milieu desquelles, en les inventoriant, il découvrira une précieuse barbe en point d'Argentan, quelques centimètres de point de Venise, telle autre dentelle enfin dont il connaîtra la valeur et qui constituera le noyau d'une

collection à laquelle viendront s'ajouter par la suite, parce que chez notre amateur l'âme du collectionneur se sera éveillée, d'autres pièces de même nature.

Il y a encore le désœuvré riche qui, un beau matin, parce que dans un salon, la veille, la conversation aura rebondi sur les collections célèbres, se sera réveillé en se disant : « Moi aussi, je serai collectionneur ! » Et le voilà chez un antiquaire qui, ayant sans doute à liquider quelques dentelles invendables, aura beau jeu à lui persuader que rien n'est plus élégant, plus à la mode, plus à la portée d'un amateur riche, plus attachant qu'une collection de dentelles. L'idée semée a vite fait de germer. Le marchand se débarrasse de son fond de placard ; l'amateur en encombre une vitrine, sans goût souvent, sans méthode toujours, et voilà amorcée une collection où risquent fort de voisiner bientôt avec quelques beaux morceaux authentiques tout ce que la fraude invente ou crée. Très fier de son œuvre, le collectionneur de cette sorte lègue généralement à l'État ce qu'il a réuni à grand renfort sinon de recherches, tout au moins de billets de banque. Un tri judicieux permet au conservateur du musée, auquel échoit le lot, d'enrichir les collections communes de quelques numéros intéressants ; les autres vont à la réserve

où ils disparaîtraient rongés par le temps, les rats et l'humidité.

Il est des vaniteux qui collectionnent pour qu'on parle d'eux, des ambitieux pour qu'on les décore, des spéculateurs pour qu'on leur paie cher ce qu'ils ont payé bon marché; des snobs enfin, parce que c'est la mode.

Ces catégories de collectionneurs, quels que soient les objets vers lesquels ils aient porté leurs efforts, sont, bien inconsciemment d'ailleurs, des parasites de l'espèce, et malheureusement il n'est pas de remède contre les ravages qu'ils exercent : ravages réels, ravages certains, car c'est d'eux, par eux, pour eux que la fraude est née, vit et prospère.

Il est enfin une classe de collectionneurs qui est particulièrement intéressante et sympathique, et c'est à elle que je pense en écrivant ce livre, car c'est à elle surtout que je voudrais être utile. C'est le petit collectionneur sage, avisé, prudent, doué de goût, au sens artiste développé et à qui, malheureusement, les moyens matériels sont souvent mesurés. Celui-ci est vraiment digne d'admiration et d'intérêt.

Je ne rappellerai que pour mémoire l'aventure prestigieuse du « cousin Pons » couchant sur un grabat au milieu de trésors, vivant d'une croûte de pain en face de « natures mortes » qui valaient

une fortune. Le cousin Pons, créé de toutes pièces par la puissante imagination de Balzac, est d'un tel réalisme qu'il en semble parfois exagéré. D'ailleurs, aujourd'hui, la chasse aux trésors est si ardente qu'il serait bien difficile à un cousin Pons d'accumuler comme par le passé des richesses qui auraient passé inaperçues des innombrables fureteurs qui fouillent non seulement dans les tiroirs des antiquaires et des marchands à la toilette, mais encore dans les boîtes des marchands du Temple et du Marché aux puces. Pourtant il en est encore de ces infatigables chercheurs que rien ne décourage et qui luttent parfois avec avantage, grâce à leur ténacité, à leur persévérance, à ce flair spécial que développe chaque jour davantage la pratique du métier de dénicheur d'oiseaux rares.

Mais, me direz-vous, à défaut de pratique, comment arriver, sans trop de frais, à développer, à accroître une collection commencée! A qui s'adresser? Les nids à trésors sont nombreux; malheureusement ils ne sont pas toujours habités. La mode, la loi de l'offre et de la demande les remplissent ou les vident. Le collectionneur que la mode ne préoccupe pas doit en premier lieu être patient. Il doit acheter alors que font grève au marché ceux qui ne sont acheteurs que lorsque la mode le commande; ainsi obtiendra-

t-il à un prix relativement minime l'objet de sa convoitise. Il doit, au moment de l'achat, conserver tout son sang-froid, c'est-à-dire, ne pas laisser éclater aux yeux du marchand la vivacité de son désir. Le prix qui lui est fait lui semble-t-il exagéré, qu'il sache feindre l'indifférence, abandonner même, en apparence, son dessein. Savoir, au moment opportun, gagner la porte de sortie, puis la rue, sans se retourner, sans paraître attendre l'appel suprême du marchand, c'est quelquefois risquer de perdre ce qu'on voulait obtenir, mais c'est surtout, dans la plupart des cas, utiliser l'argument suprême qui met à la raison la cupidité du vendeur. Le collectionneur, qui compte davantage sur les ressources de son esprit que sur celles de son portefeuille, doit connaître encore les différentes régions, les villes, parfois le quartier d'une ville et même la rue d'un quartier où se brocantent les objets auxquels il s'intéresse. Voyage-t-il dans cette région, parcourt-il cette ville, traverse-t-il ce quartier, longe-t-il cette rue, que ce soit en curieux apparemment désintéressé? qu'il n'aille pas tout droit à la pièce aperçue et aussitôt désirée; qu'un savant travail d'approche l'y conduise tout doucement; que son admiration s'en aille d'abord à des objets très distincts de celui qu'il vise; il veut des dentelles, qu'il s'arrête longuement aux porce-

laines ou aux ivoires; enfin, quelles que soient les connaissances qu'il ait pu acquérir dans le domaine qu'il exploite, qu'il n'en fasse pas de prime abord étalage; le marchand aurait tôt fait de le dépister et de lui tenir la dragée haute. C'est négligemment qu'il prendra entre ses doigts quelques fragments de Malines ou d'Angleterre; sans paraître y prendre garde, il replacera ce dont, d'un seul coup d'œil, il aura estimé l'importance, et c'est sur un ton négligé qu'il remarquera : « Tiens, c'est amusant, cela. Est-ce vrai? » Le marchand fera un prix. « Diable! Bien cher pour ma bourse. J'aime les dentelles, mais occasionnellement et pas pour me ruiner. » Et il reviendra aux porcelaines ou aux ivoires qui, naturellement, ne lui conviendront pas non plus et pour cause. Sans doute, quand il verra ce client possible se diriger vers la porte, les mains vides, le marchand suggérera-t-il : « Et ces dentelles, Monsieur? Peut-être pourrions-nous nous mettre d'accord. » L'affaire est désormais amorcée dans de bonnes conditions. Sachez y laisser le moins de plumes possible.

Dans une région « à dentelles », préoccupez-vous encore d'entrer en relations avec de vieilles ouvrières du métier qui, bien souvent, savent où existent des pièces de valeur, soit qu'elles aient eu l'occasion de les réparer, soit qu'elles aient été consultées à leur

sujet; soyez également au courant des ventes après décès, celles où tout ou à peu près tout d'une succession est dispersé aux feux des enchères. Les héritiers sont souvent sans pitié pour les plus délicats souvenirs qui sont dans bien des cas de précieux objets de collection. Le notaire, le commissaire-pri-seur, le greffier de justice de paix, l'huissier d'une petite ville peuvent parfois vous donner des renseignements inédits et de valeur. Ne négligez rien; une visite opportune équivaldra parfois pour vous à une économie de quelques centaines de francs. Fût-ce moins, que le jeu en vaudrait généralement la chandelle. Et puis quelle joie d'avoir réussi à conquérir un trésor à un prix raisonnable.

A Paris, l'Hôtel des Ventes peut vous offrir parfois l'occasion d'affaires intéressantes; mais méfiez-vous de la concurrence des marchands d'abord, des amateurs ensuite. Évitez les ventes sensationnelles, où le snobisme fait monter les prix d'une façon exagérée, et contentez-vous de suivre ces petites ventes qui passent inaperçues et où par conséquent, la vanité et la cupidité ne dresseront pas, à la réalisation de vos désirs, d'infranchissables obstacles.

Nombreux sont à Paris les marchands spécialisés dans l'achat et la vente des dentelles. On peut dire d'eux, d'une façon générale, qu'ils sont consciencieux

et que les prix demandés par eux ne dépassent pas les limites permises... à moins qu'ils ne sachent qu'une colonie d'Américains est sur les lieux prête à tout raffler à n'importe quel prix : faux Corots, tiaras de Saïtapharnès en simili, « blondes » authentiques fraîches écloses des métiers de Calais, pêle-mêle avec des objets d'une incontestable authenticité.

Vous trouverez aussi parmi les antiquaires quelques spécialistes de la dentelle? Nous n'avons qu'à répéter pour eux ce que nous avons dit des marchands. Ils sont évidemment honnêtes, mais... on ne peut pas être plus royaliste que le roi. Quand pour eux l'occasion se présente de faire la bonne affaire, ils en profitent. Ne soyez pas la bonne affaire.

Les marchandes à la toilette détiennent parfois, elles aussi, de fort belles choses. Artistes autrefois en vogue, dames du monde momentanément gênées, demoiselles du demi-monde en mal d'argent, laissent entre leurs mains les plus somptueuses et les plus frêles de leurs opulences passées, et cela à des prix tels que la marchande, quand elle vend, peut se montrer généreuse princesse. Par exemple, fiez-vous peu, très peu à ses connaissances. Son métier peut l'amener à avoir des idées générales sur les innombrables objets dont elle trafique, mais, sauf de très

rare exceptions, elle n'a de réelles connaissances sur rien. Si vous n'êtes pas très entendu en dentelles, évitez les conseils qu'elle vous donnera; si vous vous y connaissez, vous vous contenterez de sourire.

Mais ce n'est pas tout que de réunir les éléments d'une collection, que de les mettre sous vitrine et de les livrer à l'admiration des visiteurs. Cela, c'est ce que fait l'amateur qui ne songe, en acquérant un objet de prix, qu'au plaisir de ses yeux et à la satisfaction de son goût d'artiste. Le collectionneur a une mission plus importante à remplir. Il ne faut pas qu'il oublie ce que nous avons écrit au commencement de ce chapitre, c'est-à-dire qu'il est dans une certaine mesure un historien. Les belles dentelles que sa patience et son désintéressement ont arrachées à l'oubli, constituent en quelque sorte des documents dont il devient l'intelligent dépositaire et qui peuvent, à un instant donné, être utiles pour fixer un point obscur d'histoire générale ou locale. En conséquence, il importe qu'ils ne soient pas accumulés sans ordre et sans méthode, ou exposés simplement au gré du caprice. Acquérir un objet pour une collection, c'est prendre presque l'engagement de reconstituer l'histoire de l'objet acquis du mieux qu'on pourra. Évidemment cette reconstitution n'est pas tou-

jours commode, mais le seul parmi tous les genres de collectionneurs que nous avons cités, qui puisse vraiment se livrer au travail de recherches que nous préconisons, c'est celui auquel nous nous adressons plus particulièrement, celui — qu'on nous passe l'expression — qui met la main à la pâte, et acquiert, par un travail et un effort quotidiens, des connaissances approfondies dans la branche à laquelle il s'est intéressé.

Donc, une collection bien faite sera autre chose qu'une accumulation de pièces, fussent-elles présentées d'ailleurs admirablement. Pour qu'on puisse vraiment envisager leur réunion comme une collection, faut-il encore que chacune d'elles soit affectée d'un numéro d'ordre correspondant à une fiche sur laquelle figurera tout ce qu'on sait de l'objet qu'elle représente : origine, nature, historique aussi exact que possible et en remontant aussi loin que faire se peut dans le passé, en consignnant ce qui est de source certaine et ce qui est de source plus discutable, enfin valeur d'achat.

Qu'on ne se figure pas d'ailleurs que ce catalogue par fiches, si on le veut sérieux et utile, soit facile à établir. Pour fixer l'authenticité d'une pièce, pour remonter indiscutablement à son origine, il faudra parfois de nombreuses et minutieuses recherches;

on devra se déplacer, aller recueillir au loin dans un musée, ou auprès d'une personne qu'on supposera au courant, des renseignements essentiels et qui manquent. Le collectionneur doit être un voyageur; il doit aussi entretenir une nombreuse correspondance avec une foule de personnes qu'il croit susceptibles de le renseigner, et ces renseignements, faut-il encore les contrôler, les compléter, et souvent procéder par recoupements pour arriver à une quasi-certitude. Enfin il faut apporter à son travail une volonté de sincérité supérieure au désir secret qui est au fond de tout homme, d'imposer aux autres comme une vérité ce qui n'est tout au fond de lui-même qu'une incertitude. En établissant la fiche, n'oublions jamais que, dans une certaine mesure, nous travaillons pour l'avenir et qu'il importe de ne livrer à celui-ci que des choses contrôlées, certaines, indiscutables.

CHAPITRE II

HISTOIRE DE LA DENTELLE

L'art de la dentelle ne remonte pas au delà de la fin du xv^e siècle. A propos de lui, il est classique de citer la mythologique Arachné et Pénélope la fidèle épouse d'Ulysse; de parler de certaines découvertes de tissus faites dans des sépulcres égyptiens; d'évoquer une statue grecque aux vêtements à bords ajourés des jardins de Tivoli; de rappeler la chasuble de saint Cuthbert, à Durham; de présenter enfin, pêle-mêle, à ceux que la question intéresse, une série de faits qui paraissent se rapporter à l'histoire de la dentelle, alors qu'ils sont d'époques où celle-ci n'était pas née.

En réalité, les premiers documents iconographiques que nous ayons à cet égard sont tous deux à Venise,

l'un à l'Académie de peinture, l'autre au Musée Correr; le premier, c'est un portrait de femme dont le vêtement est orné au col d'une dentelle blanche; ce portrait, dû à Gentile Bellini date de 1500; dans le second, qui est de 1515, le peintre, Carpaccio, a enjolivé le vêtement que porte son modèle d'un passement à l'aiguille. Jusqu'à ces œuvres, on en trouvera certes d'autres où les vêtements seront enrichis de tissus ajourés, mais ceux-ci appartiennent incontestablement non pas à l'histoire de la dentelle, mais à celle de la broderie.

Ce volume ayant pour objet l'étude de la dentelle, nous allons, dès maintenant, marquer aussi nettement que faire se peut, la différence qu'il y a entre les broderies et les dentelles; certes nous aurons l'occasion de voir parfois que l'un des genres a empiété sur l'autre, s'en est servi et s'y est mêlé, d'où naturellement, pour des yeux et des connaissances moins exercés, une certaine confusion, aussi est-ce précisément cette confusion, possible dans certains cas, qui oblige à établir une ligne bien nette de démarcation entre ces deux classes de travaux à l'aiguille.

Une broderie, c'est une modification à l'aiguille, dans un but d'ornementation, d'un tissu préalablement fabriqué. Ainsi, dans la broderie, deux choses

bien distinctes : d'abord un tissu uni à mailles plus ou moins serrées, puis sur ce tissu un travail de décoration fait à l'aiguille.

Une dentelle, c'est un ouvrage en fil exécuté à la main ou aux fuseaux et où tout, fond et ornement à la fois, est l'œuvre de l'ouvrière. Dans la dentelle, en même temps que la dentellière fait le réseau de soutien, elle décore celui-ci plus ou moins richement de dessins qu'elle imagine ou qu'elle copie. Dans le *Bulletin du Musée social* (1901), M. Engerand a donné de la dentelle la définition suivante : « Ouvrage dans lequel un fil, conduit par une aiguille, ou plusieurs fils, tressés au moyen de fuseaux, engendrent un tissu et produisent des combinaisons de lignes analogues à celles que le dessinateur obtient avec le crayon. Elle diffère de la broderie en ce que le décor y est partie intégrante du tissu, au lieu d'y être appliqué sur un tissu préexistant; elle se distinguera des étoffes tissées ou brodées quand elle sera faite à la main et non obtenue au moyen d'un mécanisme répétant indéfiniment le même modèle. » Cette définition n'a qu'un tort, elle est exclusive. La dentelle faite au métier est une dentelle au même titre que le pain pétri mécaniquement est du pain. Cette réserve faite, la définition de M. Engerand contient tous les éléments caractérisant la dentelle.

Ces définitions posées, constatons qu'en définitive, quoi qu'on cherche, quoi qu'on suppose, on n'a pas trouvé jusqu'ici de dentelles antérieures aux dernières années du xv^e siècle. Jusque-là on a brodé sur tissu; le tissu d'abord fruste, à fils rugueux, s'est progressivement affiné et assoupli; il s'est allégé. On a fait — et cela remonte à une haute antiquité — des gazes et des mousselines. Sur ces tissus divers, des brodeuses, aussi bien en Extrême-Orient que sur les rives de la Méditerranée, se sont exercées à reproduire à l'aiguille des motifs décoratifs d'une main plus ou moins experte. Plus tard, pour mettre les motifs en relief, on a fait des jours, on a découpé le tissu dans les interstices où le dessin le laissait intact; ce sont ces broderies dites « à fils coupés » qui ont créé la confusion et fait croire à certains auteurs que la dentelle était connue de haute antiquité. Il n'en est rien, mais en fait, la broderie est à l'origine de la dentelle.

Un moment vint en effet où les brodeuses trouvèrent que les jours artificiellement créés dans le tissu pouvaient eux-mêmes s'orner, pour en masquer le vide et aussi pour consolider les points de broderie mal soutenus du fait du découpage de leur soutien, d'un minuscule festonnage ou d'une étroite engrêlure faite à la main; plus tard les bords mêmes de la

broderie furent découpés, festonnés à la main et ornés de picots qui, eux, ne reposaient sur aucun tissu de base. Tel est probablement le point de départ de la dentelle.

Ce qu'on pouvait faire occasionnellement dans un simple but de consolidation, pourquoi, en effet, ne pas le faire d'une façon plus générale? Le support s'était révélé inutile dans certains cas; n'était-il pas possible de s'en passer toujours?

Voilà ce qu'il est logique de supposer de l'origine de la dentelle. Bien entendu, l'imagination a préféré mettre au point de départ de cette charmante industrie une légende, que dis-je, deux légendes, car il y en a une pour chacun des deux pays qui prétendent à l'invention du vapoureux tissu: Venise et la Flandre.

On raconte à Venise que certain pêcheur, partant pour une longue croisière dans les mers orientales, aurait, avant son départ, fait don à sa fiancée d'une branche de corail délicatement découpée. Pour remplir le vide des jours d'absence, la jeune fille eut l'idée d'imiter à l'aiguille le précieux souvenir; mais l'ajourage était si complexe, si multipliés étaient les branchages qu'il eût été folie de prétendre le copier au moyen de la broderie. C'est alors que la jeune brodeuse eut l'idée de tout constituer elle-même à la main, réseau et dessin. L'amour développa

le génie qui était en elle...; ainsi naquit la dentelle.

Dans les Flandres, c'est d'une algue qu'il s'agit. La brodeuse est Anversoise. Son fiancé est parti au loin, lui laissant en souvenir une herbe marine étrangement découpée. Les jours d'absence s'ajoutent les uns aux autres; le bien-aimé ne revient pas. Pour faire s'écouler les heures, la jeune fille entreprend de copier à l'aiguille sans autre dessin et sans tissu de support l'algue merveilleuse. Si l'œuvre réussit et si le jeune marin revient des pays lointains, la brodeuse, en remerciement de ces faveurs, renoncera au mariage et se consacrera à la Vierge. L'œuvre s'achève heureusement; le fiancé revient. La jeune femme sera fidèle à son vœu; mais le jour du retour de celui qu'elle aime, elle s'en va, les yeux baignés de larmes et le cœur déchiré, porter à l'autel de la Vierge de l'église voisine l'œuvre merveilleuse due à son habileté, à sa patience, à sa piété. Elle a étalé sur l'autel l'algue de dentelle, mais, ô prodige, voici qu'à la place de celle-ci, se dessinent en caractères de feu les mots libérateurs : « Je te relève de ton vœu. » Et la jeune brodeuse, devenue la femme de l'heureux marin, acquiert de ce jour, dans la Flandre entière, la réputation d'avoir imaginé et créé les charmants ouvrages que bientôt se disputeront coquettes et galants.

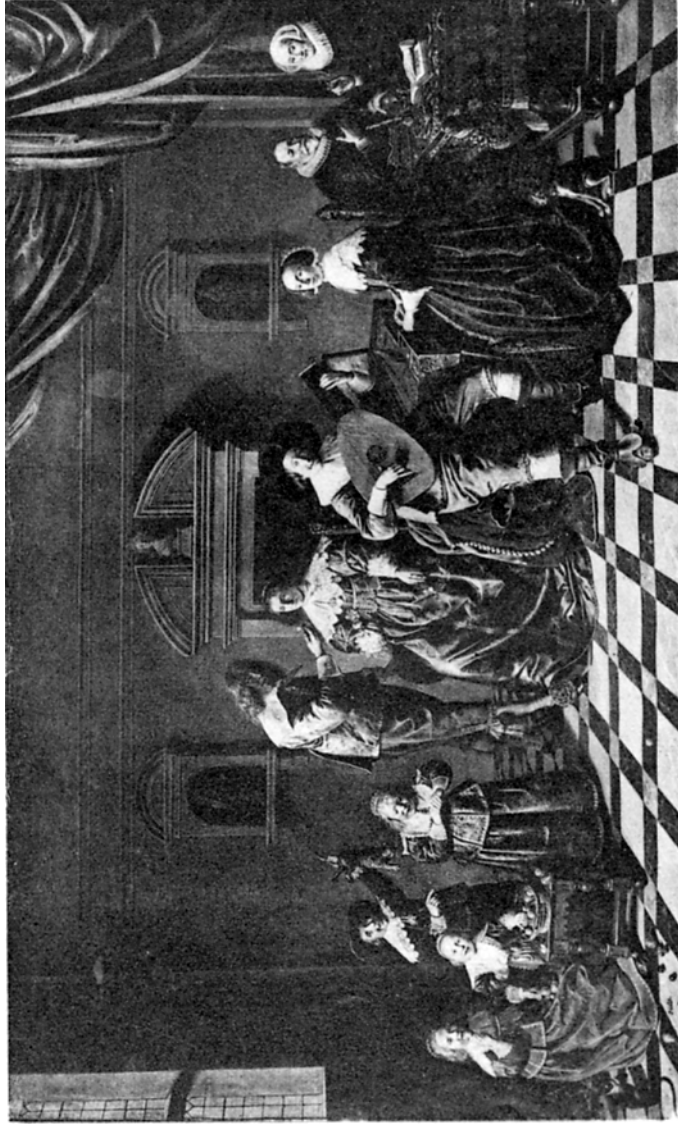
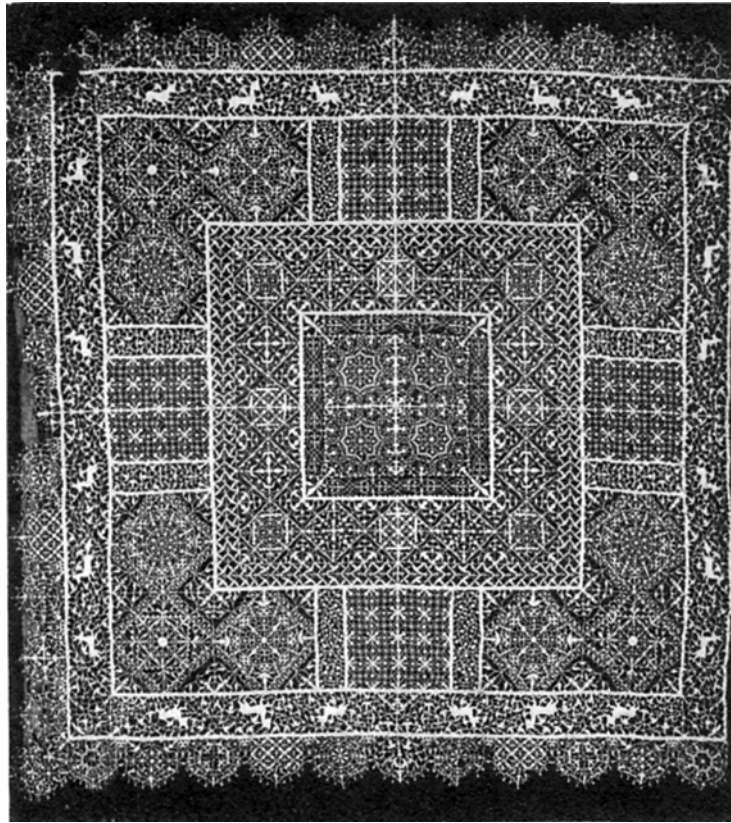


Photo Giraudon.

MOLENAER. — GROUPE DE FAMILLE, XVII^e SIÈCLE.
Fraises et cols Médicis.

Pl. II



MODÈLE POUR DENTELLE EN PARCHEMIN DÉCOUPÉ.
Travail vénitien, xvi^e siècle.
(*Musée des Arts décoratifs.*)

Avouons que si ces légendes sont jolies, elles ne valent pas comme explication celle beaucoup plus simple et beaucoup plus logique que nous avons d'abord donnée.

Comme on vient de le voir, le mérite de l'invention de la dentelle est disputé entre l'Italie et les Flandres. Pourtant, l'historien belge de la dentelle, Pierre Verhaegen, incline à croire que Venise fut bien le berceau de la dentelle à l'aiguille, mais que, par contre, c'est aux Flandres que revient l'honneur d'avoir découvert la dentelle aux fuseaux. Mais en Italie même, Raguse dispute à Venise la primauté dans la fabrication des dentelles à l'aiguille; les raisons qu'elle avance à l'appui de sa prétention ne semblent pas très solides; aussi presque unanimement aujourd'hui on s'accorde à donner raison, dans cette querelle, à la ville des Doges. En tout cas, les controverses à ce sujet marquent bien ou que l'idée courut très vite, ou qu'elle naquit à la fois dans plusieurs endroits. Cette dernière hypothèse n'a rien de hasardé, si l'on songe que le travail de découpage des broderies avait été poussé à un tel point que la différence d'aspect entre les broderies de l'époque et les premiers « *punti in aere* » — tel fut le nom primitif donné à la dentelle — était à peine sensible. Ajoutons qu'il y a eu sans doute également simultanéité

entre l'invention de la dentelle à l'aiguille et celle de la dentelle aux fuseaux. Peut-être cependant pourrait-on accorder une légère priorité à la dernière. En effet, les premiers types de dentelles que nous connaissons et dont les uns proviennent des Flandres et les autres d'Italie — Venise, Gênes et Milan — sont des dentelles aux fuseaux.

En définitive, l'invention de la dentelle est de date incertaine, dans les limites des dernières années du xv^e siècle; on ne sait exactement si l'invention est italienne ou flamande en ce qui concerne les dentelles aux fuseaux, probablement les premières en date. Enfin on accorde à Venise l'invention de la dentelle à l'aiguille.

Quel que soit le pays d'origine des premiers types de dentelles, celles-ci ont un caractère commun; ce sont toujours des bordures à caractère gothique de dessins concentriques d'où rayonnent des lignes divergentes; le tout en forme de dents ou festons. Ce dessin persiste — même à Venise — jusqu'à ce que se soit manifestée l'influence de la Renaissance. C'est alors que naissent les dessins à rinceaux élancés et à rameaux fleuris, et c'est alors qu'apparaît la plus anciennement connue des dentelles à l'aiguille, la guipure au point de Venise.

A peine née, la dentelle fit fureur. Elle se répandit

immédiatement un peu partout. En Angleterre, en Espagne, en Allemagne, en Hongrie, et bien entendu dans les Flandres, il y eut des dentellières dès le début du xvi^e siècle.

La France ne resta pas en arrière. Quand Catherine, la fille de l'orgueilleux duc de Florence, épousa notre Henri II, elle amena dans sa suite, au pays dont elle devenait souveraine, un artiste qui s'était rendu célèbre en Italie par son talent à dessiner des motifs à l'usage des brodeuses et des dentellières. Depuis longtemps déjà et bien avant même que la dentelle fût née, artistes et dessinateurs de Venise, de Florence et d'ailleurs, s'ingéniaient à créer des modèles à l'usage des arts de l'aiguille. Ces dessins, on les réunissait en des albums qui étaient mis, moyennant finances, à la disposition des ouvrières. Pour en revenir à Vinciolo — ainsi se nommait l'artiste qu'amena avec elle Catherine de Médicis — une fois à Paris il n'eut d'autre souci que de rendre prospère autour de lui un art qui florissait avec tant d'éclat de l'autre côté des Alpes. On lui doit le premier album de dessins pour broderie et pour dentelle qui ait paru en France; on lui doit autre chose : la fraise, disgracieux ornement en toile bordé de dentelle, ainsi nommé de la ressemblance qu'on lui attribuait avec la fraise de veau. La fraise donc était une

sorte d'immense collerette que seigneurs et grandes dames se mettaient autour du cou. Cette collerette apprêtée, tuyautée, enserrait le col comme d'un carcan et la tête de celui qui la portait semblait posée sur elle, comme sur un plat. Il va de soi, comme il est d'usage lorsqu'il s'agit de mode, qu'on exagéra de plus en plus les dimensions de cette fraise. Plus c'était grand, plus c'était beau.

Répercussion inattendue, c'est à l'usage de la fraise que nous devons celui de la fourchette. Le roi Henri II était gourmand. Or, certain cuisinier avait installé sur les bords de la Seine, à un endroit où on l'y trouve encore, un restaurant appelé « La Tour d'Argent »; on y faisait bonne chère et le roi était un des hôtes assidus de l'endroit. Malheureusement, à cette époque, les hommes, qu'ils fussent rois, grands seigneurs ou simples manants, se servaient, pour manger, de la fourchette dite du père Adam, c'est-à-dire de leurs doigts, ce qu'ils ne pouvaient faire qu'au grand préjudice des pauvres fraises dont les élégants tuyautés se remplissaient de perles de graisse et de taches de vin. Notre gargotier imagina alors de créer des tridents en métal de 50 à 60 centimètres de longueur, grâce auxquels les convives piquaient dans les assiettes les morceaux qu'ils portaient ensuite

à la bouche; sur la fraise on étendait une serviette et tant bien que mal s'exécutait ainsi l'acte de manger. Évidemment, il y fallait une certaine adresse, mais enfin la fourchette constituait un progrès.

Non contents d'exhiber ces fraises encombrantes et plutôt ridicules, les seigneurs portaient encore de la dentelle à leurs manchettes et comme revers à leurs pourpoints; de même les grandes dames et même les personnes appartenant à la moyenne bourgeoisie en ornaient à profusion leurs vêtements et leur lingerie.

Vinrent les guerres de religion; une vague de puritanisme et de simplicité passa sur le monde. La fraise eut à en subir le contre-coup. Elle ne disparut pas de prime abord, mais elle diminua d'ampleur, puis, ce que la rigidité des Huguenots avait commencé à faire, le besoin de se libérer d'une mode entre toutes incommode l'acheva.

Sous Henri IV, la fraise, si elle persiste encore dans la toilette féminine, s'est singulièrement assagie dans le costume masculin; elle n'est plus qu'une légère collerette que le col rigide de l'homme moderne rappelle un peu. Sous Louis XIII, disparition totale de la fraise et de la collerette, l'homme porte un grand col rabattu lui retombant largement sur les

épaules, la femme porte la chérusque (col Médicis) largement échancrée sur le devant, montant haut à l'arrière de la tête; les manchettes sont en dentelle aussi bien pour l'homme que pour la femme. Quant au linge de dessous, hélas trop souvent sacrifié, il est, chez ceux dont les moyens sont grands, généreusement garni de dentelles, tout au moins ce qui en est apparent. Le luxe de la dentelle devient même tel à un moment donné, que sinon les souverains tout au moins leurs sages ministres s'en effraient. Sully en fait la remarque à Henri IV et s'élève contre le luxe des muguets; mais Henri IV, qui ne fut jamais un empêchement de danser en rond, rit au nez de son ministre.

Louis XIII prête une oreille plus attentive aux observations que lui font les dévots de son entourage, et, par un édit de 1629, il prétend porter remède au luxe insensé de la cour et mettre un frein au gaspillage que les grands font de leur fortune qu'ils emploient à acheter des colifichets.

Seulement, les édits somptuaires ont à peu près toujours le même sort. Ils étonnent et effraient d'abord un peu, ils provoquent ensuite le rire et la satire et finalement ils restent lettre morte. Ceux qu'ils visaient n'en continuent pas moins à gaspiller leur fortune et à acquérir à prix d'or ce qu'ils

croient propre à les rendre plus séduisants. L'élégant Cinq-Mars, qui finit si tristement ses jours sur l'échafaud pour avoir conspiré contre Richelieu, laissa, dit-on, plus de 300 parures de cols et de manchettes. Mais qu'on ne s'imagine pas que ce luxe était particulier à la France. Hors de chez nous, il n'en allait pas autrement. Élisabeth d'Angleterre, toute protestante qu'elle fût, avait plus de 3.000 vêtements ornés de somptueuses dentelles, et Charles I^{er}, un des proches successeurs d'Élisabeth, n'avait pas des goûts moins fastueux puisque 1.000 mètres de dentelle de prix furent utilisés pour les parements de douze de ses vêtements. En Espagne, le luxe n'était pas moindre et certaines dames de la cour s'affublaient parfois d'une douzaine de jupes superposées, toutes enrichies de dentelles. On voit que des édits somptuaires n'auraient pas été moins utiles à l'Angleterre, à l'Espagne et aux autres pays qu'à la France. Il est vrai qu'ils y auraient été tout aussi vains. Quand Louis XIV prend, à sa majorité, les rênes de l'État, c'en est fini des mesures de prohibitions. Loin de songer à restreindre l'emploi de la dentelle, il donnera à sa fabrication un appui aussi éclairé que persévérant. Signalons toutefois qu'au moment du mariage du Roi Soleil avec l'infante Marie-Thérèse d'Espagne, la reine régente Anne

d'Autriche, sans doute influencée par le cardinal Mazarin, rend un nouvel édit destiné à mettre en vigueur celui dont le sort, en 1629, avait été si malheureux.

Il faut constater qu'elle ne réussit pas mieux que son défunt époux. L'édit n'eut d'autre résultat que de soulever de discrètes protestations de la part de ceux contre qui il était dirigé et des sarcasmes chez les humoristes de l'époque. Molière lui-même, dans *l'École des maris*, met ironiquement dans la bouche de Sganarelle :

« Oh, trois et quatre fois béni soit cet édit
 Par qui des vêtements le luxe est interdit !
 Les peines des maris ne seront plus si grandes
 Et les femmes auront un frein à leurs demandes.
 Oh ! que je sais au Roi bon gré de ces décrits !
 Et que pour le repos de ces mêmes maris,
 Je voudrais bien qu'on fit de la coquetterie
 Comme de la guipure et de la broderie !
 J'ai voulu l'acheter, l'édit, expressément... »

Reste à savoir si, dans le fond, Molière n'approuvait pas un tantinet la mesure, lui qui, dès les premiers vers de la même comédie, se gaussait avec verve :

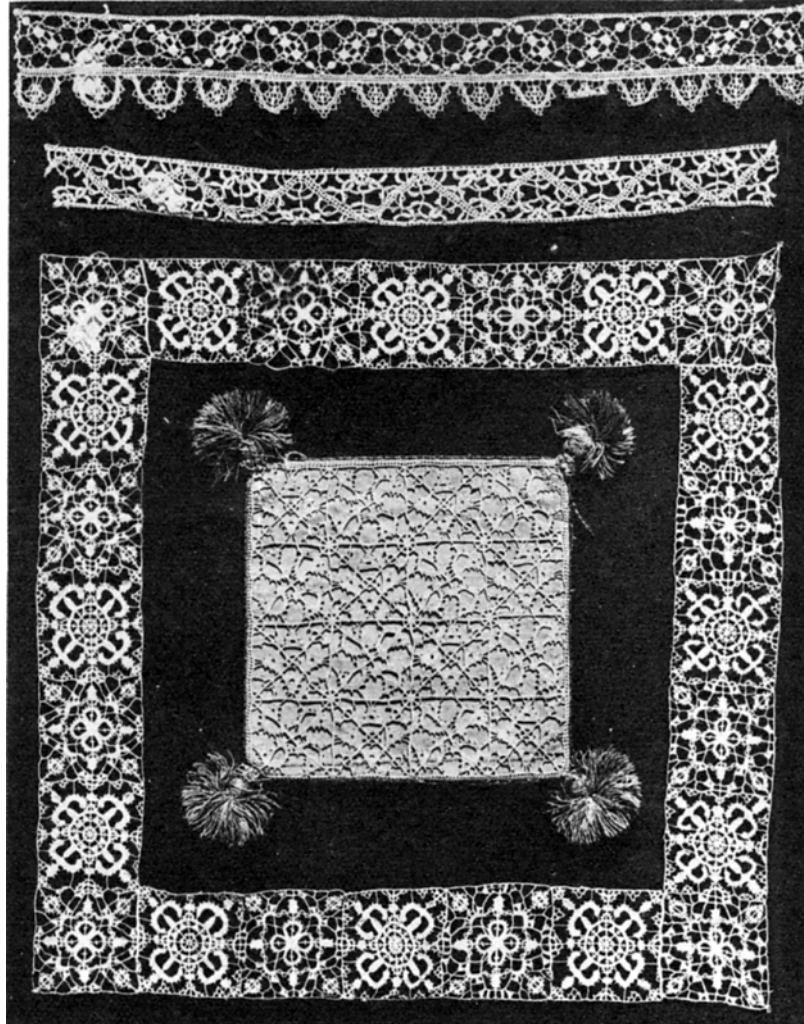
« De ces petits pourpoints sous les bras se perdants
 Et de ces grands collets jusqu'au nombril pendants



Photo Giraudon.

MOREELSE. — LA COMTESSE DE LIGNE-ARENBERG.
Fraise garnie de point de Venise.

Pl. IV



POINT DE VENISE, XVI^e SIÈCLE.
Le motif du centre est fait de carrés Reticella.
(Musée des Arts décoratifs.)

De ces manches qu'à table on voit tâter les sauces...
Et de ces grands canons où, comme en des entraves,
On met tous les matins ses deux jambes esclaves,
Et par qui nous voyons ces messieurs les galants
Marcher écarquillés ainsi que des volants...

Si l'intention de Molière demeure ambiguë, celle de l'auteur de *la Révolte des passements*, un poème burlesque dont le titre est suffisamment explicite, est beaucoup plus nette. Il nous y est montré une levée de boucliers, si j'ose m'exprimer ainsi, de toutes les dentelles connues contre la condamnation qui les frappe. L'édit d'ailleurs, s'il ne succomba pas à l'attaque combinée des points d'Alençon, de Venise et autres lieux, mourut à peine né sous les coups répétés des épigrammes et des chansons. S'il ne fut pas révoqué, du moins ne fut-il jamais appliqué. Et désormais, Louis XIV régnant, il ne fut plus question d'empêcher les gens de transformer leurs terres en jabots et leurs métairies en manchettes.

Avec Louis XIV l'ère des prohibitions est donc close en France. On fera désormais tout pour favoriser la création et le développement de l'industrie des dentellières. Alençon, Argentan, d'autres villes encore verront successivement naître une fabrication qui pendant plusieurs siècles ne fera que s'accroître et

s'étendre et qui luttera farouchement contre ce que peuvent nous envoyer de mieux non seulement l'Italie, mais encore l'Angleterre, les Flandres et l'Espagne.

Colbert, le sage Colbert lui-même, n'hésite pas à faire pencher le plateau de la balance en encourageant de toute son autorité l'industrie naissante. Cela ne veut sans doute pas dire qu'il recourut beaucoup à elle pour son agrément personnel; mais, ministre intelligent et éclairé, il voit en elle un moyen de soustraire la France au lourd impôt qu'elle paie à l'étranger. Aussi est-ce avec une réelle allégresse qu'il écrit, le 6 janvier 1673, à notre ambassadeur à Venise, le comte d'Avaux, en faisant allusion à un collet de point que celui-ci avait envoyé de la ville fameuse : « Je dois vous dire à l'avance que l'on en fait dans le royaume d'aussi beau. » Quand il écrivait ainsi, il avait déjà fait venir, de la cité des Doges et des Flandres, quelque deux à trois cents ouvrières qu'il avait installées dans diverses villes de France où leur industrie avait pris un incroyable essor.

Les premières dentelles faites en France, le furent naturellement à l'imitation de celles de Venise. Cela dura peu d'ailleurs, car les artistes des Gobelins furent chargés de créer des modèles originaux; on

édita des albums de leurs dessins et c'est là dedans que puisèrent désormais les chefs d'atelier d'Alençon, d'Argentan, d'Aurillac, de Reims, de Sedan et d'ailleurs.

Bientôt la république de Venise s'avisa que les artisans de la verrerie et de la dentelle, qui avaient contribué à établir sa richesse et sa puissance, désertaient le sol natal et des salaires sans doute insuffisants et s'en allaient en France, attirés par l'offre de gains plus rémunérateurs. Un édit prohiba donc les départs et enjoignit même le retour aux Vénitiens et Vénitiennes qui étaient partis. Il fallait en effet défendre la production locale et, s'il en était encore temps, conserver le monopole d'arts où Venise avait été jusqu'alors sans rivale.

Mais il était trop tard ! Si on ne quitta plus Venise, on n'y revint pas. D'ailleurs, y fût-on revenu que cela n'aurait rien changé aux choses. Des équipes d'artisans habiles et bien vite appris s'étaient formés chez nous, aussi bien dans l'art de la dentelle que dans celui de la verrerie, et les écoliers d'hier pouvaient, sans en souffrir, se passer de ceux qui les avaient enseignés.

Ainsi, le règne de Louis XIV, si grand à différents points de vue, fut aussi celui de l'épanouissement de l'art de la dentelle en France et, chose qui paraîtra

assez singulière, à cette époque qu'on ne peut guère évoquer sans l'imaginer toute frémissante de combats, ce sont encore les hommes qui semblent particulièrement enclins à orner leurs vêtements, même ceux de guerre, avec les plus somptueux points connus.

Les cravates à la Steinkerque imitées de celles que portaient les gentilshommes français au moment de la fameuse bataille (1692), gagnée par le maréchal de Luxembourg, firent fureur. D'autre part, les manches des habits s'ornaient de manchettes en dentelle et les chausses s'agrémentaient de ces énormes canons dont nous avons vu Molière se moquer. Ceux de nos lecteurs qui ont, à la Comédie-Française, assisté à une représentation des *Précieuses ridicules*, auront sans doute assez présente à la mémoire l'entrée de Jodelet et de Mascarille, les deux valets qui ont emprunté les habits de leurs maîtres, pour se faire une idée de l'outrance ridicule des vêtements qu'on portait alors.

Par contre, les femmes, si elles portaient de la dentelle, le faisaient avec moins d'ostentation et plus de goût; leurs manchettes étaient moins volumineuses, les cols qu'elles portaient moins exagérés; mais sur les vêtements s'étalaient à profusion les plus beaux points connus; la lingerie n'était pas moins

luxueuse. Enfin une élégante d'alors, la duchesse de Fontanges, a donné son nom à une coiffure célèbre. L'origine de cette coiffure serait la suivante :

Un jour que la belle Mlle de Fontanges suivait la chasse au côté du roi, sa chevelure se dénoua soudain. Effet du hasard? Artifice de coquetterie? Quoi qu'il en soit, tant bien que mal, la charmante marquise répara le désordre de sa coiffure et eut la gracieuse idée de poser sur sa tête, comme pour voiler l'incorrection d'un chignon tant bien que mal reconstitué, un mouchoir de dentelle. Sans s'en douter, ou en s'en doutant, la favorite avait lancé une mode. Le jour qui suivit cette chasse mémorable, toutes les dames de la cour arbo-raient sur leurs cheveux un mouchoir de dentelle, et exhibaient la coiffure, que le roi, la veille, avait déclarée charmante. Or les mouchoirs à la Fontanges, comme les mantes des épaules, et les mantilles, étaient faits de précieuses dentelles.

Les vêtements ecclésiastiques, tout au moins ceux qui servaient dans les cérémonies du culte, étaient aussi ornés à profusion de dentelles de prix. Les Bossuet, les Fénelon, les Bourdaloue eux-mêmes cédaient à la mode et revêtaient dans les cérémonies publiques des aubes, des rochets ou des surplis qui étaient de véritables œuvres d'art.

Nous l'avons dit, toutes les dentelles alors, c'est du point de France, mais le point de France en réalité ne diffère guère du point de Venise que par la composition du dessin. Le point de Venise, à rinceaux et fleurs épanouies, demeure dans son dessin volontiers imprécis ; celui de France est mieux dessiné, plus équilibré, plus architectural.

Ces deux points, on les distingue encore par une autre appellation, en opposant au point de France la guipure ou point de Venise. Dans la guipure, le fil s'enroule sur un cordonnet, ce qui fait que la dentelle a un aspect plus massif, moins aérien. Primitivement c'est le cordonnet de soutien que l'on appelait guipure, plus tard la dentelle elle-même prit le nom, et comme c'est à Venise que s'employait le procédé, on appela guipure le point de Venise.

Postérieurement, en France, la guipure est peu à peu remplacée par le réseau. Il est à peu près inutile d'insister sur l'étymologie de ce mot réseau tiré de notre vieux mot *rets*, devenu d'abord *réseuil* puis *réseau*. Le réseau, c'est en somme le mot qui s'applique à toutes les mailles ; on dira le réseau d'Alençon, celui de Malines, celui de Chantilly, etc.

Ce réseau, d'abord compliqué, se simplifie ; quand les mailles étaient grandes, on les ornait de picots, mais au fur et à mesure qu'elles devien-

ment plus petites on y supprime tout ornement.

Cette simplicité, qui ne manque pas de charme, n'en a pas moins contribué à ruiner dans la dentelle tout ce qui en faisait le côté artistique. Cette pauvreté du fond, en dépit de la richesse de l'ornementation florale qui y est superposée, n'inspire guère les artistes, et la dentelle eut à pâtir de cet état de choses. Il y eut donc, après le grand mouvement créé par l'initiative de Colbert et soutenu par Louis XIV et sa cour, une éclipse sinon totale, tout au moins partielle de la dentelle à l'aiguille; pourtant, on produit encore quelques belles pièces, et le début du XVIII^e siècle voit, du point de France, naître le point de Sedan; si là encore les fleurs s'épanouissent sur un fond à grandes mailles à picots, du moins est-ce avec plus de fantaisie; le feston n'entre plus que comme une sorte de renforcement à des endroits choisis et auxquels il convient de donner plus de relief. En même temps que le point de Sedan triomphe la Valenciennes, dentelle aux fuseaux dont le succès s'affirma pendant plus d'un siècle.

La richesse du fond ayant disparu par suite de l'adoption de la maille sans ornement, on essaye pourtant de réagir contre cette pauvreté en faisant plus belles encore les fleurs du dessin. A Argentan, à Alençon, on introduisit dans les fleurs des jours

pour alléger la fleur elle-même; dans cet ordre d'idées, il est créé des choses ravissantes.

A Venise, la concurrence se surexcite par le succès des produits des grands centres manufacturiers français. On y crée le point de rose. Ce point, plus élégant, plus délicat que les anciennes guipures de Venise, a un grand succès que lui dispute bientôt le « punto » de Burano. Enfin les Flandres, l'Angleterre, elles aussi, modifient leurs points et produisent de charmantes choses.

Toutes ces modifications ont pour résultat, sous le règne de Louis XV, de transporter le luxe de la dentelle du salon au cabinet de toilette. Les vêtements sont sobres, mais dans la chambre à coucher, dans le boudoir, c'est une débauche de belles dentelles. On n'hésite pas pour des garnitures de draps à dépenser vingt, trente et même quarante mille écus, et, à Argentan, à Valenciennes, à Bayeux, à Bruxelles, à Alençon, de nombreuses ouvrières sont occupées à la fabrication de ces dentelles de haut luxe.

Sous Louis XVI, ce luxe s'atténue sensiblement. La dentelle ne se porte plus à plat, on la fronce, on la plisse, on la tuyaute; cette mode a naturellement pour résultat de diminuer l'importance jusque-là accordée aux dessins, et la dentelle aux fuseaux beaucoup plus simple que celle à l'aiguille triomphe



Photo Giraudon.

MOREELSE. — LA COMTESSE DE HANAU.
Col Médicis en point de Venise.

Pl. VI

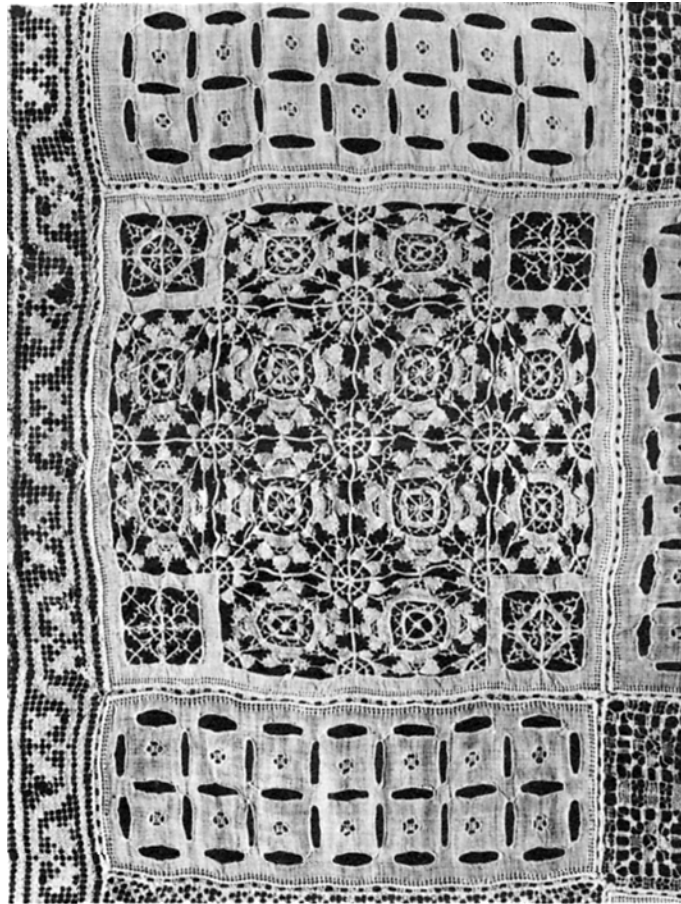


Photo Giraudon.

NAPPE D'AUTEL EN POINT DE VENISE, XVII^e SIÈCLE.
Détail.

de cette dernière. C'est aussi le triomphe des tulles et des marlis, réseaux unis à peine agrémentés; de simples semis remplacent les grandes fleurs d'autrefois, et ces nouvelles dispositions sont adoptées un peu partout dans les centres de fabrication de la dentelle.

Inutile de dire que la Révolution porta pour de nombreuses années un coup mortel à la fabrication de la dentelle, et cela non seulement en France où les ouvrières d'Argentan, d'Alençon et de Valenciennes laissèrent tomber leurs aiguilles, mais encore à Venise même où l'on cessa de fabriquer.

Napoléon, dont le vaste génie ne craignait pas de s'abaisser aux détails les plus humbles, se rendit compte de l'intérêt qu'il y avait à protéger une fabrication devenue si éminemment française; aussi s'efforça-t-il de rendre à la dentelle son éclat primitif. Malheureusement, les temps étaient si troublés que les prescriptions de l'Empereur ne furent pas suivies d'effet, et ce n'est qu'à la Restauration qu'Alençon reprit une fabrication trop longtemps interrompue.

Peu à peu d'autres fabriques se rouvrirent à Argentan, à Bayeux, à Bruxelles; à Burano même se créa une école de dentellières, puis en Autriche, en Hongrie, en Russie, en Irlande, et un peu partout la vieille industrie de la dentelle recommença à fleurir.

Elle eut de beaux jours et des éclipses, de la Restauration à la fin du second Empire. Au commencement de la troisième République et même jusqu'à la fin du XIX^e siècle, on porta de la dentelle, mais il est évident que celle-ci avait subi un rude coup du fait de la modification du vêtement masculin; une grosse partie de sa clientèle lui avait échappé, elle se rattrapa pourtant au point de vue de la quantité par la diffusion chaque jour plus grande qui se faisait d'elle; mais cela ne pouvait être qu'au détriment de sa beauté primitive.

L'industrie était venue, des usines s'étaient créées et la dentelle se produisit dès lors en grande partie mécaniquement; nécessairement, la production mécanique supprimant la rareté ne pouvait qu'avilir le produit.

Depuis le début du XX^e siècle, depuis la guerre de 1914-1918 surtout, la production de la dentelle à la main s'est raréfiée. Une affectation de simplicité a remplacé les élégances somptueuses d'autrefois dans les vêtements féminins, et dans la lingerie elle-même on a adopté une rigidité de ligne que l'introduction d'ornements romprait inopportunément.

Ce n'est pas à dire que de temps à autre les grands couturiers ne lancent une création où la dentelle vient jouer son rôle? On utilise encore sur des fonds

de soie légère des laizes de dentelle à grands ramages, quelquefois même à broderie d'or ou d'argent. Les toilettes en dentelles se rencontrent dans quelques soirées, dans quelques grandes cérémonies de mariage. On utilise également la dentelle pour orner le linge de corps. Mais, sauf ces exceptions, toutes les dentelles que l'on utilise aujourd'hui sont produites mécaniquement et par conséquent n'intéressent pas le collectionneur.

En somme, nos habitudes vestimentaires transformées par l'introduction dans les mœurs de nouveaux moyens de transport, par la pratique des sports, se sont pliées à d'autres formules; il est bien improbable qu'avant longtemps un changement se produise qui vienne rendre, aux somptueux colifichets qui furent à la gloire sous nos derniers rois, même un pâle reflet de leurs anciennes splendeurs. Les belles dentelles sont surtout objets de vitrines. Il est certes de fort belles pièces encore, mais ce n'est pas sur les épaules de nos belles compagnes que nous les voyons, c'est sous une glace, dans un musée ou dans un salon; d'autres encore dorment mélancoliquement d'un long sommeil dans les armoires de quelques demeures provinciales, au milieu de bien d'autres choses qui n'appartiennent plus elles aussi qu'à l'irréparable passé.

CHAPITRE III

OUTILLAGE - DESSINS

Il n'y a, en somme, que deux sortes de dentelles à la main : celles à l'aiguille, celles aux fuseaux. Nous avons vu qu'elles sont nées à peu près à la même époque, c'est-à-dire vers la fin du xv^e siècle, et qu'elles ont l'une et l'autre la même origine : la broderie à fils tirés et à fils coupés. Donnons-leur également l'Italie comme berceau en ne tenant pas compte des controverses à ce sujet et spécifions que les premières dentelles, dénommées points en l'air, « punti in aere », se ressemblaient étrangement, qu'elles fussent faites à l'aiguille ou aux fuseaux. Toutes empruntent leurs dessins à l'art gothique, se composent surtout de dents et affectent volontiers une forme géométrique. Venise, Gênes,

Milan, ont fabriqué en même temps, la première de ces villes des dentelles à l'aiguille et aux fuseaux, les deux autres uniquement des dentelles aux fuseaux; un peu plus tard, Venise se spécialise dans la dentelle à l'aiguille, tandis que Gênes et Milan conservent leur fabrication première. Constatons, encore, qu'au moment où Venise limite son champ d'activité, un élément nouveau fourni par le dessin et emprunté à la Renaissance modifie sensiblement l'apparence des dentelles quelles qu'elles soient et leur donne un essor que les premières dentellières n'avaient certes pas prévu.

Enregistrons encore que, de bonne heure, on a fait, à l'imitation des dentelles à l'aiguille ou aux fuseaux, des dentelles au crochet qui naturellement, étant donné l'outil de travail, sont toujours restées bien lourdes et bien frustes et n'ont guère été employées que pour l'ameublement ou l'ornement de lourds vêtements de dessous ou d'épaisses lingerie d'église.

Plus tard encore, quand furent imaginés les nombreux réseaux qui se substituèrent aux brides et aux barrettes des premières dentelles, on fit des applications, sur des réseaux faits à part, de motifs décoratifs établis à l'aiguille ou aux fuseaux. Ces dentelles, sur la dénomination desquelles on a d'ailleurs

souvent discuté, portent en général le nom d'applications.

Enfin, il est une dernière catégorie de dentelles qui sont dites mixtes, parce qu'elles comportent, à côté d'un important travail à la main fait par l'ouvrière, un élément qui n'est pas dû à celle-ci; cet élément est constitué par une sorte de lacet tissé à part et qui, préalablement fixé sur le parchemin ou la toile cirée qui supporte l'ouvrage, servira de base et d'arête de départ à la dentelle qui viendra l'encadrer. Cette dentelle dite Renaissance n'est pas classée par tous les auteurs au nombre des vraies dentelles. Mais ce n'est là qu'un critérium particulier.

Toute dentelle est constituée de deux éléments : un fond ou réseau et un toilé. Le fond s'appelle encore champ, treille ou entoilage, tandis qu'on donne parfois au toilé les noms de fleur ou de dessin, quel que soit d'ailleurs l'ornement qui le constitue. Remarquons encore que le mot toilé s'emploie souvent aussi en opposition au mot grillé. Dans le toilé, les fils se croisent perpendiculairement; dans le grillé, ils se croisent obliquement.

Puisqu'il est admis que la dentelle est née de la broderie à fils tirés ou coupés, on ne s'étonnera pas que, dans les premières dentelles, le fond ait été constitué non par un réseau régulier à mailles fines mais

bien par des mailles irrégulières qu'encadraient des fils travaillés à l'aiguille, rappelant assez exactement les nervures d'une tige brodée, et ayant l'apparence de brides ou barrettes. C'est, en effet, ce qu'on retrouve dans le point de Venise et dans le point de France qui en naquit. Du moins en est-il ainsi pour la dentelle à l'aiguille, car il est probable que les dentellières aux fuseaux, moins esclaves d'une sorte de rite, s'affranchirent assez rapidement de la bride et y substituèrent la maille régulière dont la fabrication leur était en outre facilitée par l'outillage même qu'elles avaient à leur disposition.

Dès que le réseau eut été introduit, il se généralisa rapidement et se modifia aussi, de telle sorte que les réseaux sont nombreux. Nous en indiquons quelques-uns (planche 14); mais remarquons que les points donnés en exemples ont eux-mêmes subi des modifications occasionnelles.

Il arriva même un moment où on fabriqua le réseau nu. En France, la ville de Tulle eut l'initiative de cette fabrication, et cela dès le xvii^e siècle; de sa ville d'origine, ce réseau tira son nom. Le *tulle*, au xviii^e siècle, s'employait tel quel ou bien orné de petits motifs, pois, points, mouches, fleurettes et, suivant l'ornement qui le décorait, il reçut des noms divers : tulle bobin, tulle illusion, tulle malines,

tulle Bruxelles. Quant au *marli*, c'était un tulle à points carrés, qui s'ornait soit d'un point d'esprit ou mouche, soit d'une rosette, soit d'un pois. Tous ces tissus légers, qui se différençaient et par la forme de la maille qui les composait et par le dessin qu'ils portaient, avaient leur commune origine dans le tulle de fil, fait aux fuseaux, à mailles régulières et généralement nu d'ornements. Il est très probable que le tulle fut trouvé simultanément en Angleterre et en France. Nous en avons vu l'emploi chez nous; en Angleterre, il servit de support aux applications; des ouvrières fabriquaient le tulle nu; d'autres confectionnaient le toilé, rames, fleurs, dessins divers qui étaient ensuite appliqués sur le tulle. Plus tard, au XIX^e siècle, quand on fabriqua le tulle mécaniquement, certaines villes utilisèrent celui-ci pour faire, sur un fond tissé mécaniquement, des applications de toilés faits à l'aiguille. Bruxelles acquit de la renommée dans cette fabrication. Les dentelles obtenues par ce procédé sont, nous l'avons vu, connues sous le nom d'applications. Les applications d'Angleterre — tout au moins les plus anciennes — sont donc constituées par un fond de dentelle à la main sur lequel sont appliqués des motifs également faits à la main; les applications de Bruxelles, au contraire, ont un fond, un réseau fait mécaniquement

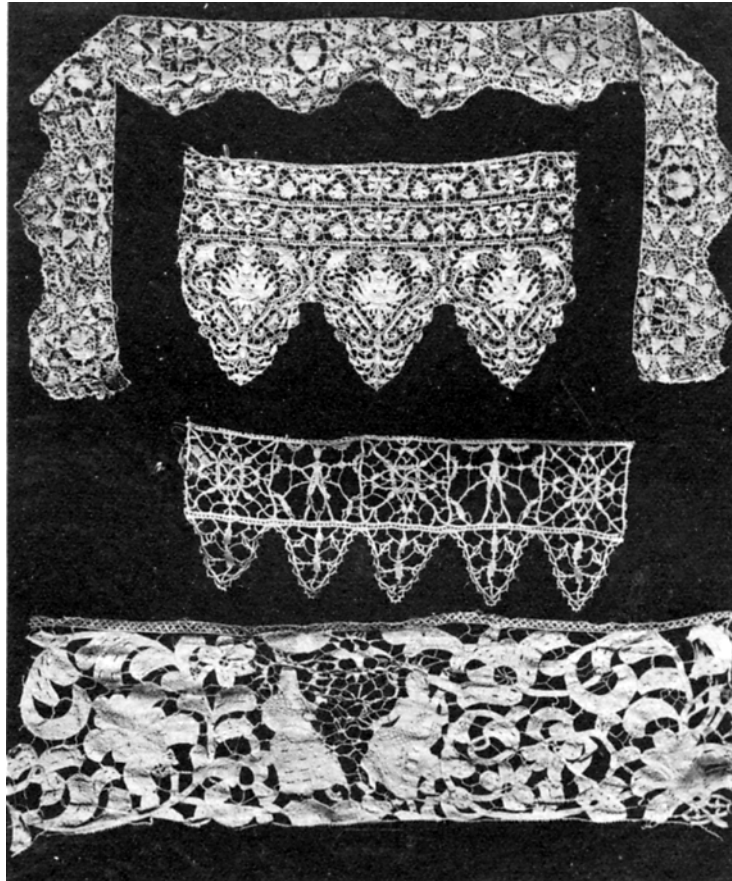


Photo Giraudon.

ITALIE. — GUIPURES A L'AIGUILLE, XVI^e ET XVII^e SIÈCLES.
(Musée des Arts décoratifs.)

Pl. VIII

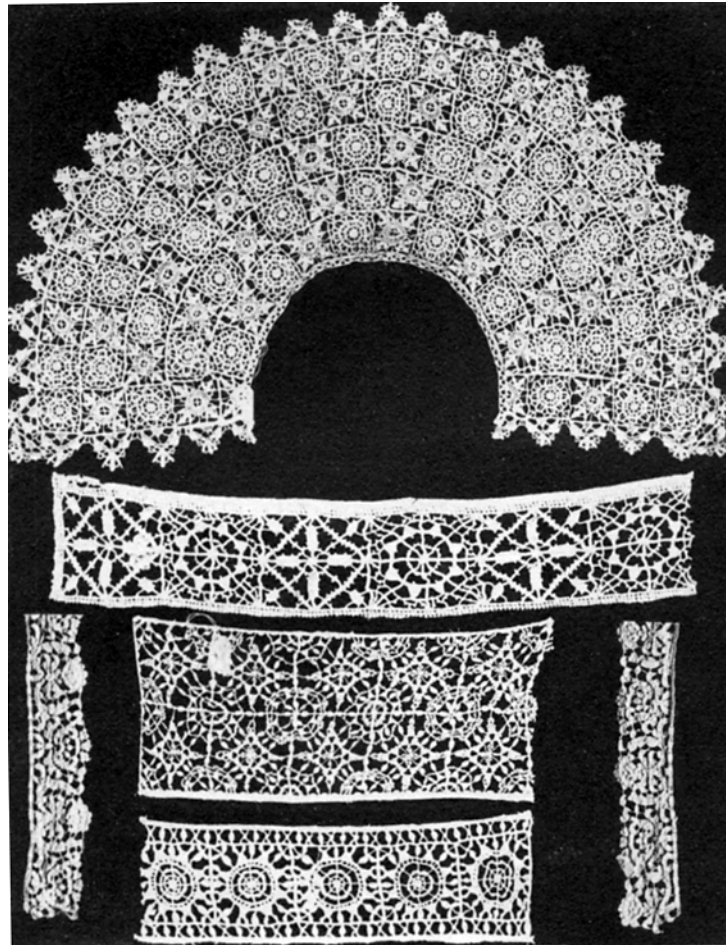


Photo Giraudon.

GUIPURES ITALIENNES AUX FUSEAUX, XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES.

sur lequel sont posés des motifs exécutés à la main. Aussi certains auteurs, s'ils veulent bien classer les applications d'Angleterre parmi les dentelles à la main, refusent cet honneur aux applications de Bruxelles; et, dans une certaine mesure, ils ne manquent pas de logique, car si l'opinion est admise, il n'y a plus de raisons pour ne pas qualifier de dentelle un tissu quelconque fabriqué au métier sur lequel seront faites ensuite des applications.

Matériel. Dessin. — Voilà donc, passés en revue, à peu près tous les genres de dentelles. Voyons maintenant quel outillage est nécessaire à leur fabrication. Celui-ci variera, bien entendu, suivant qu'il s'agira de dentelle à l'aiguille ou de dentelle aux fuseaux.

Aux dentellières à l'aiguille comme aux dentellières aux fuseaux, il faut tout d'abord un dessin. Le dessin est généralement l'œuvre d'un artiste spécialisé dans ce genre d'ouvrages; nous disons : généralement, parce qu'il n'en est pas toujours ainsi. En effet, nous avons vu et nous verrons encore que, surtout au début, des artistes renommés n'ont pas hésité, tant en Italie qu'en France, à prêter leur concours aux dentellières et à créer pour elles des dessins qui, dans certains cas, grâce à leur origina-

lité, ont amené de profondes modifications dans une sorte donnée de dentelles et ont contribué ainsi à de nouvelles et quelquefois charmantes créations. C'est ainsi que les artistes des Gobelins, mis à contribution par Colbert, ont été la cause initiale de la transformation du point de Venise en point de France. Nous constaterons plus loin que nombreux sont les artistes des *xvi^e* et *xvii^e* siècles qui ont travaillé pour les dentellières, et nous verrons aussi que multiples sont les recueils de dessins qui étaient mis par eux à la disposition des ouvrières.

Tout d'abord, avant l'invention de l'imprimerie, les dessins conçus à l'usage des broderies étaient tracés sur des feuilles de parchemin qui se vendaient fort cher. Plus tard, après l'invention de Gutenberg, les dessins imprimés furent réunis en albums et leur prix devint infiniment plus abordable. Il ne s'agissait encore évidemment que de dessins pour broderies soit ordinaires, soit à fils tirés, soit à fils coupés. Mais dès que la dentelle eut acquis droit d'existence et de cité, les recueils s'enrichirent de dessins destinés plus spécialement aux dentellières. Il faut avouer d'ailleurs que les deux catégories ne différaient guère l'une de l'autre; tout y était inspiré par le goût gothique, dont les formes assez pauvres en leur rigidité géométrique n'offraient pas un champ

bien vaste à la fantaisie et à l'imagination. Postérieurement, l'avènement de la Renaissance porta au gothique un coup dont il ne devait plus se relever.

Les fleurs à grands ramages, les personnages, les instruments de musique, mille ornements divers fournirent leur apport aux dessinateurs. Le toilé prit dans la dentelle une place considérable et on imagina dans son utilisation des choses vraiment charmantes. Le goût français s'en mêla ensuite : Alençon, Argentan et Sedan dans la dentelle à l'aiguille; Valenciennes, puis Bayeux et Chantilly dans la dentelle aux fuseaux créèrent des merveilles. Les autres pays ne restèrent pas à l'écart du mouvement : l'Italie, les Flandres, l'Angleterre firent, par l'élégance, la richesse ou la grâce du dessin de leurs dentelles, une rude concurrence à nos produits. D'autres pays, l'Allemagne, la Russie, l'Espagne, l'Orient, l'Extrême-Orient, le Brésil, les Canaries firent connaître des dentelles aux dessins originaux et caractéristiques de leur lieu d'origine.

Aujourd'hui, la fabrication mécanique a vulgarisé à peu près tous les genres de dentelles; il n'en demeure pas moins que, dans tous les centres de production, des artistes spécialisés continuent à imaginer des modèles, dont les uns s'inspirent du passé, mais

dont beaucoup d'autres s'efforcent d'adapter aux dentelles les conceptions de l'art le plus moderne.

Pour se servir du modèle qu'elle avait choisi, la dentellière à l'aiguille — commençons par elle — pouvait se servir de deux procédés :

1^o Elle fixait un calque du dessin sur une toile assez épaisse, plus tard sur de la toile cirée et, sans autre appui, reproduisait, trait pour trait et point par point, son modèle. C'est aux produits résultant d'un travail ainsi exécuté qu'on donnait le nom de : « points en l'air ». Il va de soi que ce procédé ne pouvait être utilisé que lorsqu'il s'agissait de dessins de reproduction facile. C'est de cette façon qu'on faisait, à Venise, les carrés dits « à reticella », qui ne formaient un ensemble que lorsqu'ils étaient unis soit les uns aux autres, soit à des carrés de broderie, à moins encore qu'on ne les incrustât directement dans les pièces de lingerie.

2^o Elle plaçait et épinglait le dessin sur un coussin (tombolo) qui servait alors de support fixe, ce qui permettait un travail beaucoup plus délicat et plus compliqué.

On trouvera le détail de ce procédé au chapitre consacré aux dentelles italiennes, puisqu'en somme c'est probablement de Venise que se répandit un peu partout l'usage du coussin qui ne fut sans doute,

au début, qu'une persistance de l'ancien métier à broder.

Bien entendu, dans un cas comme dans l'autre, l'ouvrière commence par établir un bâti qui suit *grosso modo* les lignes importantes du dessin et qui en même temps sert d'armature au futur travail, tout comme l'araignée ne construit sa toile qu'après en avoir assuré les assises au moyen de quelques fils de base.

De même façon procède la dentellière aux fuseaux. Elle aussi trace sa toile en fixant une première épingle sur un des points principaux du dessin, point d'ailleurs indiqué au moyen d'une piqûre préalable. A cette épingle est assujetti le fil d'un des fuseaux par un nœud serré fortement, ce qui servira de point de support au fuseau chargé de fil; autour du fuseau ainsi suspendu le fil est enroulé de telle sorte qu'il ne puisse se dévider qu'au moment où l'ouvrière voudra s'en servir. Ayant ainsi placé une première épingle, — et cela naturellement dans la partie la plus éloignée du coussin, — la dentellière en place une seconde dans les mêmes conditions, puis une troisième, etc., jusqu'à ce que soient placés tous les fuseaux dont elle peut avoir besoin pour l'exécution du dessin. Dès lors, elle est en mesure de travailler, en croisant des fils comme le lui indique le dessin;

au fur et à mesure que le travail s'exécute, les épingles sont déplacées et dans un ordre qui est à peu près toujours le même.

Outillage. — L'outillage de la dentellière à l'aiguille se compose, outre le dessin, soit d'une simple aiguille, soit d'une aiguille et du coussin dont on trouvera la description à la page 109, au chapitre des dentelles italiennes.

Plus compliqué est celui de la dentellière aux fuseaux. On sait que, pour exécuter son travail, celle-ci se sert non d'une aiguille, mais d'un certain nombre de fuseaux chargés de fil, fuseaux qu'elle entre-croise dans un ordre préétabli, entre-croisant du fait même les fils qu'ils supportent. C'est cet entre-croisement des fils opéré en suivant les indications du dessin fixé au préalable sur le coussin qui donnera naissance à la dentelle.

Fuseaux. — Le travail aux fuseaux commença probablement en Italie, d'où il se répandit rapidement un peu partout; on l'exécutait en Italie sur des tomboli (coussins) qu'il ne faut pas confondre avec les tomboli employés dans le travail de la dentelle à l'aiguille; quant aux fuseaux, qu'on y nommait des *piombini*, ils étaient faits — leur nom l'indique —

de petites pièces de plomb autour desquelles le fil était enroulé et que l'ouvrière se lançait d'une main à l'autre. Ce système primitif pouvait peut-être suffire avec les dessins du début, mais il dut paraître rapidement insuffisant, et c'est alors qu'on imagina d'utiliser des *fuselli*, des fuseaux d'os ou de buis qui supportaient le fil. En Angleterre, les fuseaux s'appelèrent des *bobins*, en Espagne des *husos*. Les tomboli s'appelèrent *pillows* en Angleterre, *almohadas* en Espagne, *almofadas* en Portugal. Le nom n'a pas grande importance, mais il n'est pas inutile de constater que fuseaux et coussins eurent des formes différentes dans les différents pays qui les adoptèrent. Le collectionneur, d'ailleurs, trouvera quelque intérêt à être renseigné sur ces détails, car il arrive maintes fois que celui qui aime à réunir une catégorie d'objets aime aussi à rassembler l'outillage qui sert à leur fabrication, à condition naturellement que cet outillage ne soit pas trop encombrant.

Les fuseaux sont en bois ordinaire, en buis ou en os; le plus couramment employé est celui de buis qui est à la fois, lourd, glissant et bien en main; les deux autres modèles ont le défaut d'être trop légers. En Normandie, on appelle moquettes des fuseaux dont on isole le fil en entourant la partie formant bobine d'un fourreau de corne mince. Tous ces

fuseaux ont l'inconvénient de ne pas permettre un amarrage sérieux du fil. Nous avons expliqué plus haut qu'il fallait, après emploi d'un fuseau, fixer le fil sur la bobine pour en empêcher le dévidage. Il arrive souvent que, dans la hâte du travail, l'ouvrière amarre insuffisamment son fil qui se dévide, ce qui provoque la chute du fuseau, l'obligation de bobiner et d'amarrer de nouveau le fil, c'est-à-dire une perte de temps et une cause d'énervement. On a remédié à cet inconvénient en inventant le fuseau creux dit Cottier. Ce fuseau à fond dévissable contient des pelotes de fil appelées cops; l'extrémité du fil sort du corps du fuseau par un petit trou qui y est pratiqué; à l'extérieur il est maintenu en place contre la tige du fuseau au moyen de petites rondelles de caoutchouc. Ce système pratique met le fil à l'abri des contacts et supprime l'amarrage et ses inconvénients; par contre, les fuseaux Cottier sont d'un prix assez élevé.

Bien que toujours établis d'après les principes indiqués ci-dessus, les fuseaux varient de dimension et d'aspect suivant les endroits; ils varient aussi de noms : dans le Nord, ce sont des *broquelets*, ailleurs ce sont des *bloquets*. En Italie, on a appelé *ossi* ceux qui étaient faits d'os, tandis que les mêmes étaient appelés *bones* en Angleterre.



DENTELLES MODERNES FAITES AU MÉTIER MÉCANIQUE.

Fabrication de Calais.

- N° 1 Imitation Valenciennes, maille ronde (modèle de la Maison Daux, Calais).
- 2 Imitation Duchesse (modèle de la Maison Daux, dessin de MM. Sainsard, Théroet et Cocquelet, Calais).
- 3 Fabrication Calais (modèle de la Maison Baucquart, dessin de MM. Sainsard, Théroet et Cocquelet).

Pl. X

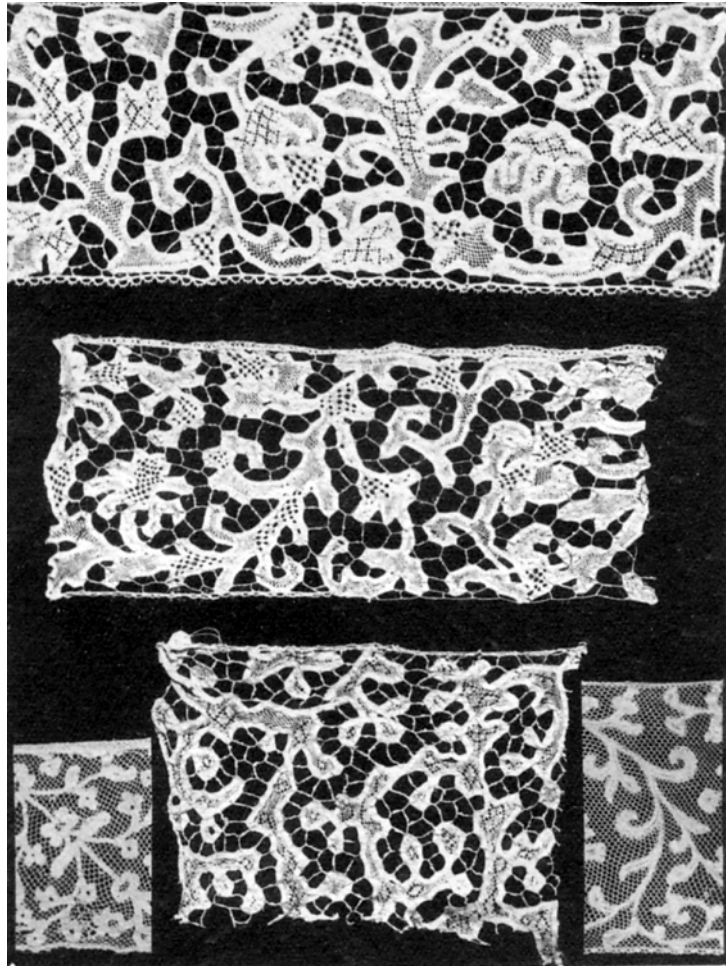


Photo Giraudon.

DENTELLES A LACETS.

Imitations de dentelles italiennes (1, 2, 3).

DENTELLES VÉRITABLES DE MILAN (4 et 5).

Coussins. — Les coussins affectent de très nombreuses formes : les uns sont petits, d'autres sont très vastes, et cela se conçoit si on se rappelle que certaines dentelles sont faites à douze fuseaux seulement et que d'autres en réclament huit cents; il en est de plats, de ronds, de carrés, de longs. De toute façon ils se ramènent tous à l'une des quatre formes suivantes :

1^o Le carreau qu'on utilisait dans la région de Paris et avait la forme d'un coussin rigide à centre bombé. Ce coussin peu pratique n'est plus guère en usage.

2^o Le métier plat qu'on employait pour la fabrication des tours de mouchoirs et des motifs détachés. Il était fait d'une boîte en bois léger d'environ 50 centimètres carrés et haute de 5 bons centimètres; on remplissait de sciure pressée, puis on recouvrait d'une double épaisseur : coton écru d'abord, puis satin de coton.

3^o Le métier saxon fait d'un sac de toile de coton écru de forme cylindrique, bourré de sciure et maintenu en forme au moyen de disques de carton épais placés à chaque extrémité. Le cylindre doit être très dur. On le recouvre de satin de coton. Il faut pour travailler sur le métier saxon placer celui-ci dans une corbeille plate, faute de quoi il ne resterait pas en place, étant cylindrique.

4^o Le métier du Velay. C'est celui qu'on utilise le plus souvent chez nous. Il a l'apparence d'un pupitre dont la partie inférieure est pleine, tandis que la partie supérieure est partiellement évidée pour recevoir un cylindre rembourré et recouvert de flanelle sur lequel est fixé le dessin. Le travail s'exécute sur ce cylindre, le bas du coussin qui repose sur les genoux de la dentellière étant simplement destiné à servir de support aux fuseaux. Le cylindre se déplace en tournant d'avant en arrière au fur et à mesure que la dentelle achevée est libérée des épingles qui la fixaient.

Les épingles employées pour la fabrication des dentelles aux fuseaux sont en cuivre; on évite les épingles en acier qui rouillent facilement.

*
* *

Pour la dentelle au crochet, il faut et il suffit de remplacer l'aiguille utilisée pour la dentelle à l'aiguille par un crochet d'acier, sorte d'aiguille à pointe recourbée avec laquelle on saisit et entraîne le fil.

Il est aisé de comprendre qu'avec un tel outil, le travail ne peut être bien délicat, ni la matière employée bien fine, ni le résultat très aérien. Nous l'avons dit, la dentelle au crochet n'a que des emplois

restreints et ne peut être utilisée que pour orner des objets lourds d'aspect et de poids.

Voilà donc, résumées en quelques pages, les connaissances qu'un collectionneur doit posséder sur le matériel nécessaire à la fabrication des diverses sortes de dentelles. Il est à noter, en passant, qu'une même pièce de dentelles était rarement l'œuvre d'une seule ouvrière. L'exécution d'une garniture, pas exemple, ou bien d'un certain nombre de mètres d'une même dentelle était confiée à plusieurs ouvrières entre lesquelles était réparti le travail. La part incombant à chacune d'elles terminée, les divers morceaux exécutés soit à l'aiguille, soit aux fuseaux, étaient ensuite raccordés entre eux aussi habilement que possible, de façon que demeurât à peu près invisible le sillon de raccordement; au début, la dissimulation était presque impossible; elle devint infiniment plus commode quand on eut inventé le point dit de raccroc. Le point ainsi nommé consistait en un demi-point, c'est-à-dire en un point ordinaire inachevé que l'ouvrière laissait tout au long des deux lisières du travail qu'elle avait exécuté. Les différentes parties du tout présentant toutes ces points de raccroc étaient soudées, si l'on peut dire, les unes aux autres en unissant à l'aiguille et en un seul point les demi-points des deux lisières rap-

prochées. Des ouvrières spéciales étaient employées à ce travail et l'exécutaient avec une telle perfection qu'il était à peu près impossible de retrouver les endroits où les raccords avaient été effectués.

Il n'y a, croyons-nous, à peu près rien à ajouter, au point de vue du matériel, à ce que nous avons écrit ci-dessus. Comme on le voit, le matériel nécessaire à la fabrication des dentelles à la main n'est pas bien compliqué; aussi n'est-ce pas de lui qu'il faut prétendre obtenir le bien fini de l'ouvrage qu'il est appelé à exécuter, mais bien de l'habileté, de l'intelligence et du goût de l'ouvrière qui l'utilise.

Peut-être serait-ce ici le lieu de consacrer quelques lignes à la dentelle mécanique. Mais à quoi bon? En quoi intéresse-t-elle le collectionneur si ce n'est pour qu'il apprenne à connaître l'emploi qu'en peut faire parfois, pour le tromper, le marchand indélicat ou marron? Et là-dessus nous disons ce qu'il faut en d'autres chapitres de ce livre.

Revenons donc en arrière et complétons, du point de vue historique et documentaire, ce que nous avons dit du dessin, considéré plus haut uniquement comme auxiliaire de la dentellière.

La richesse du dessin que réclamait la broderie des tissus, dès le moyen âge, avait fait, avons-nous

dit, qu'un certain nombre d'artistes s'étaient efforcés d'établir d'abord des feuilles séparées, puis des sortes d'album, où ils se livraient à toute la fantaisie que comportait le genre. Dès avant la découverte de l'imprimerie, ce furent de simples feuilles de parchemin couvertes de dessins originaux que les dessinateurs de l'époque mettaient, à un prix assez élevé et naturellement à une quantité d'exemplaires assez réduite, à la disposition des brodeuses. Quand l'invention de Gutenberg fut venue révolutionner les arts graphiques, on vit surgir un peu partout, en Allemagne, en Angleterre, en France, en Italie, des recueils de dessins. En 1526, Pierre Quinty ou Quintell, de Cologne, lançait en français la première édition d'un ouvrage qu'il intitulait : *Livre nouveau et subtil touchant l'art et science tant de broderie, frousmes, tapisserie, comme autres métiers qu'on fait à l'aiguille*. Les éditions suivantes du même ouvrage parurent en allemand, sans doute parce que Quinty ou Quintell était passé du service du roi de France à celui de l'empereur Charles-Quint. Une autre édition de l'ouvrage parut postérieurement en anglais. Il est à remarquer que, dans aucune de ces éditions successives, il n'est question de la dentelle, ce qui semblerait indiquer que celle-ci, bien qu'elle fût déjà inventée, n'était pas encore entrée complè-

tement sinon dans les mœurs, tout au moins dans le cadre des travaux domestiques.

Nous aurions pu nous borner à citer ce nom, et, étant donnée l'aridité du sujet, passer sous silence les nombreux ouvrages que les dessinateurs des xv^e et xvi^e siècles ont laissés, mais nous nous adressons à des lecteurs que les collections intéressent; aussi se pourrait-il que parmi eux, quelques-uns soient heureux de rencontrer ici sinon une liste complète, tout au moins un catalogue réduit des livres les plus connus parmi ceux qui ont été, à cette époque, consacrés à réunir des modèles à l'usage des brodeuses et dentellières. Pour ne décevoir personne, nous avons résolu de mentionner ici cette bibliographie. Ceux qui nous liront, et à qui cette nomenclature paraîtrait fastidieuse, n'auront qu'à tourner quelques feuillets pour se retrouver de plain-pied dans notre sujet.

Le livre de Quinty a donné l'essor à toute une série d'ouvrages de même nature que le sien, et cela dans des régions bien éloignées les unes des autres, ce qui semblerait donner raison à la théorie que nous avançons plus haut sur le caractère sporadique de la presque soudaine et simultanée apparition de la dentelle en des lieux assez distants les uns des autres. Antonio Tagliente, en 1528, publie à Venise *Un*

exemple de broderie qui, à l'intérêt des planches qui l'enrichissent, ajoute celui d'un texte grâce auquel il nous est permis de nous rendre compte des ouvrages à l'aiguille qui étaient alors exécutés par les dames italiennes. Pour la première fois, il est fait allusion aux « punti in aere », c'est-à-dire aux points en l'air qui, à cette époque, paraissent s'appliquer plus particulièrement à la dentelle.

Nicolo Aristotile, deux ans plus tard (1530), donne *l'Universalité des belles broderies antiques et modernes*, copieux recueil de dessins et de commentaires; de ces derniers on peut retenir qu'antérieurement à ces auteurs, qui les premiers songèrent à réunir leurs dessins en volumes, il existait ces feuilles volantes de dessins dont nous avons déjà parlé.

En 1530, « El Guadagnino » le rapace, surnom que ses contemporains donnèrent à Jean-Antoine Vavassore et qui donnerait à supposer ou qu'il fut un plagiaire émérite ou qu'il exploita sans vergogne sa science du dessin et son talent, fit paraître *l'Exemplaire des travaux*.

Ces derniers auteurs sont Vénitiens.

Le Florentin Pelegrin, soutenu et subventionné par François I^{er}, fait paraître en France, toujours en 1530, sa *Fleur de science de pourtraicture et*

patrons de broderie façon arabe et italique.

C'est à Venise encore qu'en 1543, Mathieu Pagan publiait *le Jardin des points coupés et noués*; dans cet ouvrage notre auteur s'était désintéressé de la dentelle, mais dans un autre ouvrage édité en 1558, *la Gloire des points*, et qui, dans sa majeure partie, n'est qu'une reproduction de son livre précédent, il consacre quelques planches et quelques explications aux « punti in aere ».

Le Livre de la lingerie, de Dominique de Serra, est publié à Paris en 1583. C'est encore à Paris que Frédéric Vinciolo, attiré d'Italie en France par Catherine de Médicis, la femme d'Henri II, réunit en un volume, sous le titre *les Singuliers et nouveaux portraits et ouvrages de lingerie, servant de patrons à faire toutes sortes de points, coupés, lacis et autres*, les dessins qu'il imaginait pour orner les « fraises », dont il avait importé la mode à la cour de France et, par ricochet, chez tous ceux — hommes et femmes — qui, à cette époque, s'inspiraient pour se vêtir de ce qui se portait à la cour.

Cette littérature s'enrichit encore d'ouvrages publiés soit à Paris : par Gormont en 1546, Balthazar Dubois en 1554, Vve Jean Ruelle en 1561, Miguerak en 1605, soit en différentes autres villes de France ou pays d'Europe. Citons la *Couronne*

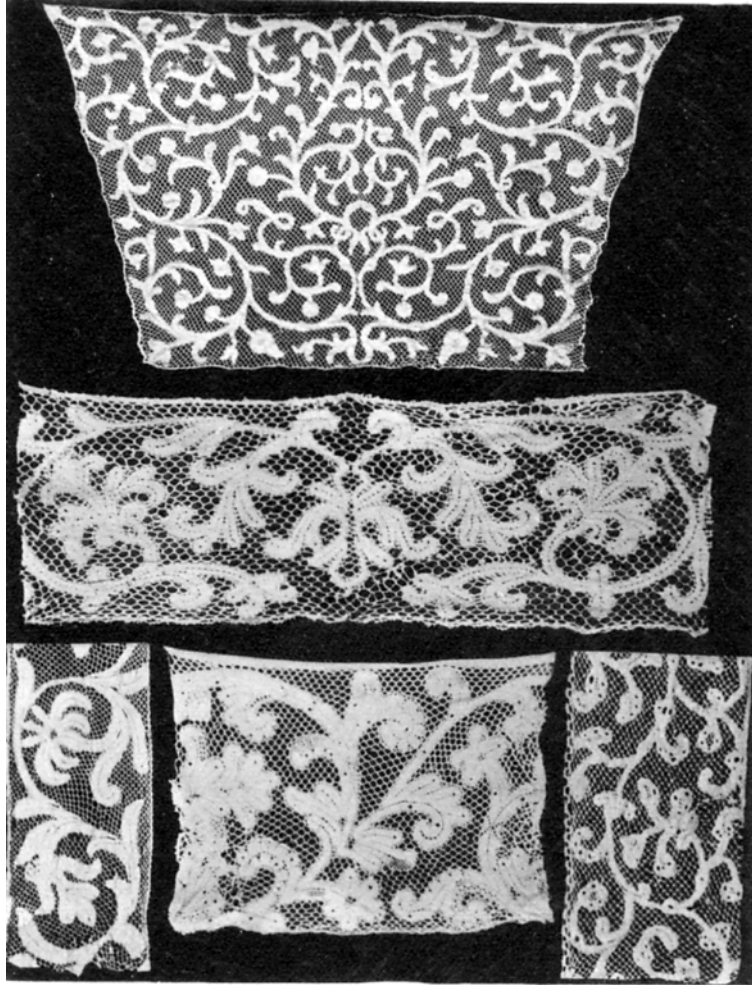


Photo Giraudon.

DENTELLES DE MILAN.

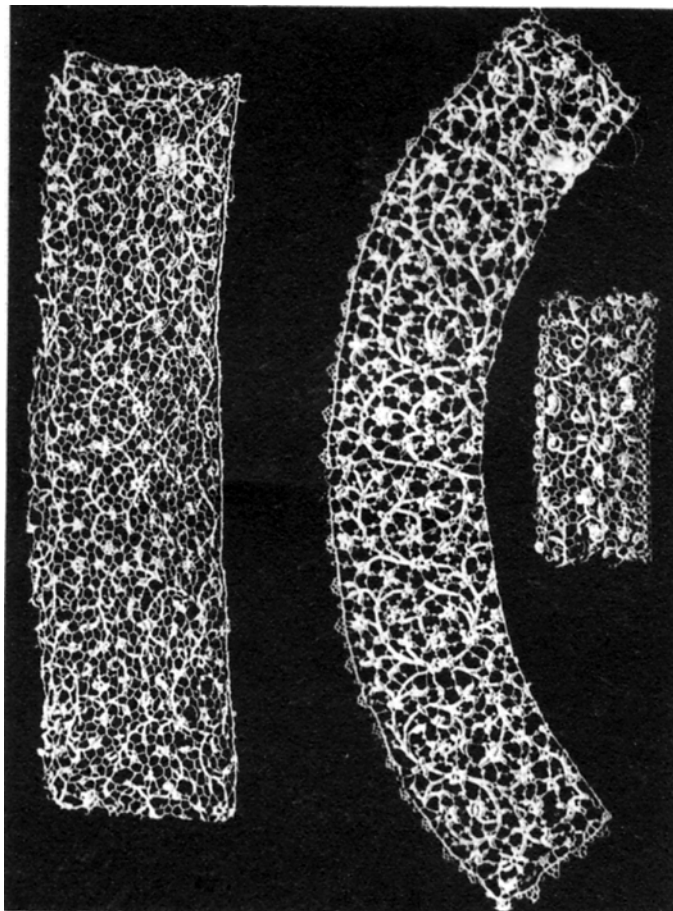


Photo Giraudon.

1. POINT DE ROSE A L'AIGUILLE.
Travail italien.
2. POINT DE VENISE PLAT A L'AIGUILLE.
Reliefs surajoutés.

des dames vertueuses de Vecellio, qui eut neuf éditions successives; cet ouvrage est le plus connu, celui auquel recourent le plus volontiers les spécialistes.

Terminons enfin cette nomenclature en rappelant un recueil qui se trouve à la Bibliothèque de Munich et qui fut imprimé vers 1560 à Zurich. Ce livre est intéressant à plusieurs titres, d'abord parce qu'il nous apprend que la dentelle fut introduite en Suisse en 1536 par des marchands venant d'Italie et de Venise; il fait savoir ensuite que la dentelle ainsi importée était la dentelle aux fuseaux. En dernier lieu, son titre à lui seul est particulièrement suggestif: *Neues Modelbuch von allerlei Gattungen Dantelschnür*, nouvel album de diverses sortes de travaux de dentelle. Ainsi, dès le milieu du xvi^e siècle, le mot dentelle est employé en Suisse pour désigner la dentelle aux fuseaux; c'est ce même mot dont on use en France à la même époque pour le même objet: « Pour deux aunes de passement d'argent à haute dentelle » (Comptes de la reine de Navarre, 1577). Ce qui prouve de toute évidence que le mot dentelle est, aussi bien que le mot passement, et contrairement à l'opinion de quelques auteurs, de même vieillese ou à peu près que l'objet

LES DENTELLES ANCIENNES

lui-même et qu'il fut, dès l'origine, appliqué aux dentelles aux fuseaux, le mot point étant réservé aux dentelles à l'aiguille qu'on appelait encore guipures.

CHAPITRE IV

DE LA DENTELLE EN GÉNÉRAL

On ne collectionne pas toutes les dentelles. D'abord, les dentelles faites au métier mécanique, pour riches, pour belles qu'elles soient, du moment qu'elles sont faites en série, perdent, aux yeux du collectionneur qui ne recherche que la pièce rare, toute espèce de valeur. On ne collectionne pas davantage les dentelles au crochet, lourdes, vulgaires. Faisons toutefois exception pour la dentelle d'Irlande, qui constitue parmi les dentelles au crochet un type tout à fait à part, une sorte de guipure. La dentelle Renaissance non plus n'est pas appelée à figurer dans les collections : d'ailleurs, est-ce bien une dentelle, au sens propre du mot ?

Nous l'avons vu, la dentelle naît en entier des mains

de l'ouvrière : un dessin servant de guide, du fil, une aiguille ou des fuseaux, c'est tout le matériel permis aux confectionneuses de vraies dentelles; or la dentelle Renaissance a ceci de particulier qu'elle tient à la fois de la broderie, de la guipure et de la dentelle; elle est faite à l'aide de lacets, d'étroits rubans tissés à l'avance qui forment le fond et le dessin de l'ouvrage dont les méandres sont réunis les uns aux autres par des mailles ou des barrettes.

On éliminera aussi de la collection les dentelles application autres que les applications : Angleterre et Bruxelles. La dentelle application est composée de motifs qui ont été exécutés sans liens apparents entre eux, qui sont ensuite appliqués sur un fond uni sur lequel les fixent des fils de consolidation. Les gazes, les tulles ne doivent pas être non plus rangés dans la catégorie des dentelles. Ce sont de simples fonds qui peuvent s'employer soit unis, soit chargés après coup de motifs ornementaux artificiellement appliqués. Dans les dentelles, les mailles sont fixes; dans les tulles et dans les gazes, les mailles, simplement croisées comme dans tous les autres tissus, ne sont pas liées et peuvent par conséquent jouer les unes sur les autres. Cela nous amène à dire quelques mots sur l'enchaînement qui a conduit progressivement jusqu'à la dentelle. Il serait assez

amusant de faire une histoire de l'homme et de son degré de civilisation d'après les objets dont il s'est servi pour se couvrir. Contentons-nous d'une rapide énumération. D'abord ce fut la fourrure des animaux. L'homme abattait, pour se nourrir, quelques fauves dont la chair lui servait à s'alimenter; puis, ayant froid, il eut l'idée de mettre sur ses épaules la fourrure de l'animal dont la chair l'avait repu. Bien entendu, à cette époque lointaine, les routes nationales n'étaient même pas à l'état de projet, et dans les forêts qui, sauf de courtes clairières, couvraient tout ou à peu près de la surface du monde émergé, les hommes primitifs qui s'y frayaient passage avaient vite fait d'abîmer aux ronces les peaux dont ils se vêtaient.

Une femme plus ingénieuse que les autres eut un jour l'idée de rapprocher avec une fibre quelconque les deux bords d'une déchirure. Ce jour-là l'art de la couture était né; il était évidemment fort rudimentaire, mais il fut prompt à se perfectionner, car il répondait à un besoin urgent. Il est bien probable que le travail de l'araignée tissant sa toile a incité l'homme à utiliser sous une nouvelle forme les fibres dont il n'avait su se servir jusque-là qu'enfilées dans quelques aiguilles grossières de silex ou d'os. Aux fibres employées dans leur simplicité native, aux

poils de bêtes, on songea à substituer des fils qu'on réunit bout à bout puis qu'on fila; quand on eut des fils suffisamment longs, on put faire enfin des tissus qui allaient remplacer, pour le vêtement, les peaux utilisées jusqu'alors; ces tissus devaient être bien grossiers, mais l'ingéniosité féminine eut tôt fait d'améliorer les rudimentaires produits de l'époque, et si haut que nous puissions remonter dans l'histoire de l'homme, nous trouverons déjà des traces de tissus délicats et légers qui n'auraient rien à envier à ceux que produisent aujourd'hui nos manufactures. Ce n'est pas ici le lieu de faire du pédantisme, et il est inutile d'aller chercher dans les vieux auteurs, de la Bible à Homère, de fouiller dans les sarcophages de l'Égypte et de la Grèce, pour démontrer que depuis bien longtemps nos belles ancêtres connaissaient l'art de se draper dans des tissus vaporeux et soyeux; elles ne furent pas longues non plus à vouloir, sur ces étoffes unies, dessiner de leurs doigts, que je m'imagine fuselés et habiles, d'une aiguille déjà perfectionnée et à l'aide de fils de différentes couleurs, des sujets susceptibles de donner plus de prix aux vêtements qu'elles portaient et plus de richesse à leurs atours. Il y a longtemps que la femme est coquette! La broderie est donc fort ancienne, elle se fit d'abord sur les tissus à mailles serrées, puis à

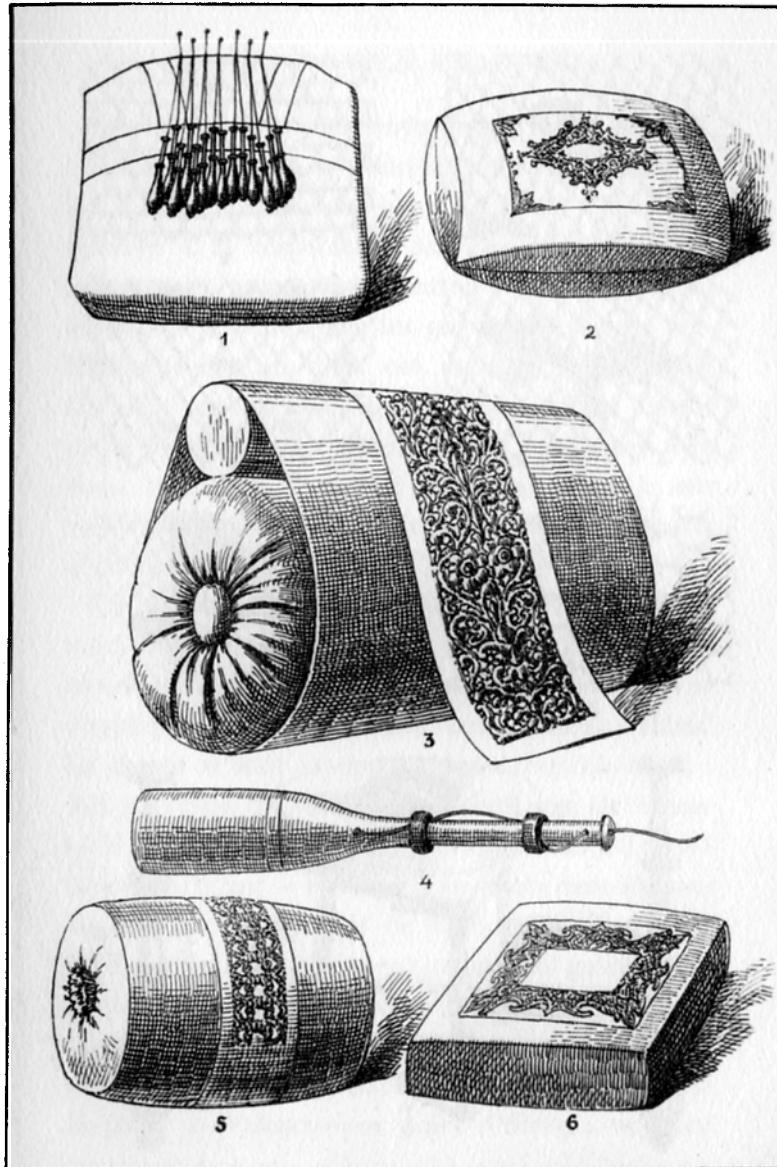
mesure que les tissus se firent eux-mêmes plus souples et plus légers, elle s'appliqua sur les supports qu'on créait pour elle.

Cela ne suffisait pas encore et quand l'ouvrière eut constaté que, parfois, sa broderie alourdissait l'étoffe qui la supportait, elle songea, une fois le travail exécuté, à supprimer une partie de ces supports; elle tira des fils, elle en supprima. Ce n'était point encore assez; une heure vint où elle supprima tout ce qui, du tissu de support, paraissait superflu, ouvrant ainsi des jours, des interstices entre les bords consolidés des parties brodées. Puis ces interstices paraissant un peu nus, elle en combla ou plutôt en diminua le vide en les bordant de picots exécutés à la main; ces picots furent ensuite adaptés à l'engrêlure des tissus brodés; ils s'agrandirent alors, devinrent des dents. Dès lors, la dentelle était née; la femme s'était rendu compte qu'avec le seul secours de son aiguille, sans tissu de soutien, elle pouvait créer quelque chose.

Les « punti in aere », premier nom qui fut donné à la dentelle, apparurent. Telle est, résumée en quelques phrases, l'histoire de beaucoup de siècles, de tous les siècles qui séparent la préhistoire aux reculs insoupçonnés de cette Renaissance d'où sont nés les temps modernes et en même temps qu'eux la dentelle.

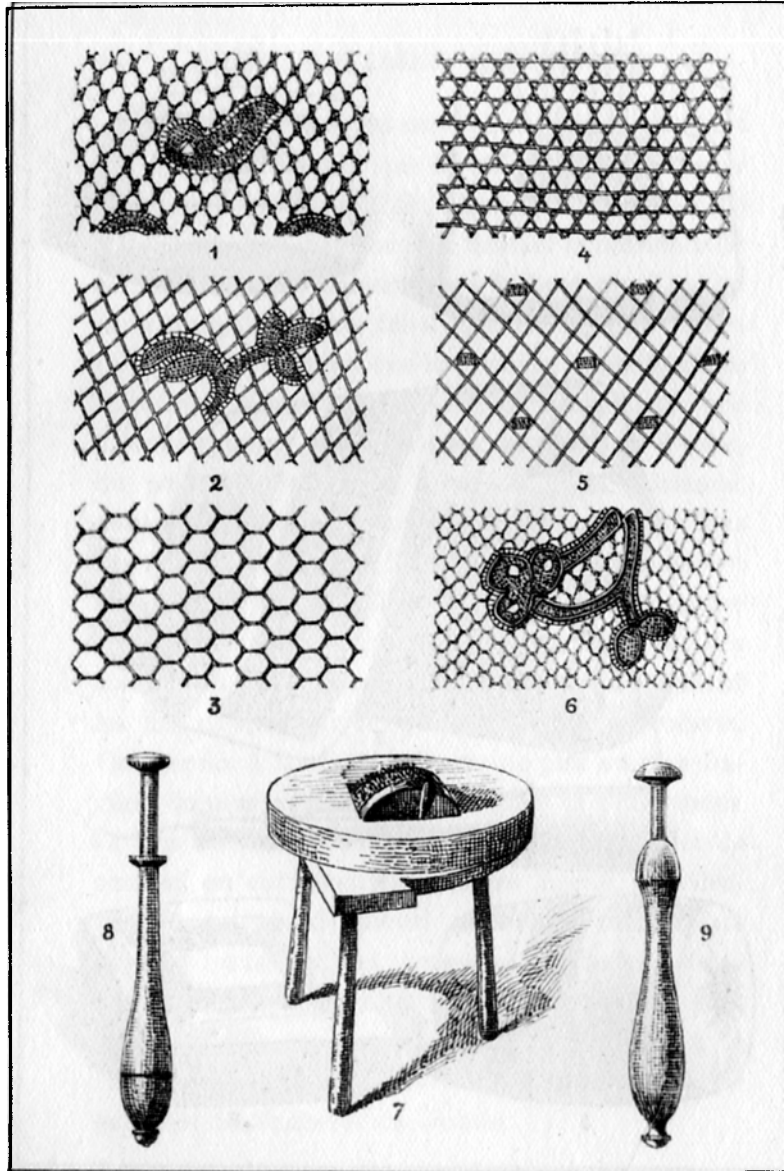
Tout cela est un peu une digression, et pourtant il est assez nécessaire que le collectionneur n'ignore pas cette évolution qui fait dépendre la naissance de la broderie de la naissance du tissu, et la naissance de la dentelle de la naissance de la broderie. Tout se tient, tout s'enchaîne, fût-il question des plus futiles colifichets. Il va de soi que la première dentelle, toute inspirée de l'art de la broderie, ne pouvait être que lourde; ainsi en est-il, en effet du point de Venise, du point de France, et aussi du point d'Irlande, dont nous avons fait mention un peu plus haut. Tous ces points constituent la catégorie des guipures et les guipures sont les filles de la broderie, c'est-à-dire que les dentelles ainsi nées sont constituées par des cordonnets de soutien autour desquels s'enroulent les fils, exactement ce qui se produit en broderie. On chercha à faire ces guipures de plus en plus fragiles, de plus en plus minces, de plus en plus ténues, et l'on arriva bientôt à supprimer le cordonnet de soutien, on eut ainsi les dentelles légères, les Alençon où un crin de cheval enrobé de fil remplace l'ancien cordonnet, les Argentan, les Sedan, etc.

Un peu plus tard, au cours du XVIII^e siècle, des dentelles de plus en plus vaporeuses s'imposent à la mode au point de se substituer ou presque aux guipures de Venise et de France.



MATÉRIEL : COUSSINS ET FUSEAUX.

- | | |
|---|----------------------------|
| N° 1 Métier du Velay ou d'Auvergne. | N° 4 Fuseau Cottier. |
| 2 Carreau. | 5 Métier saxon ou manchon. |
| 3 Tombolo vénitien pour dentelle de Venise. | 6 Métier plat. |



LES PRINCIPAUX RÉSEAUX ; LEUR POINT CARACTÉRISTIQUE.

- | | |
|-----------------------------------|-------------------|
| N° 1 Valenciennes mailles rondes. | N° 5 Lille. |
| 2 Valenciennes mailles carrées. | 6 Alençon. |
| 3 Chantilly. | 7 Métier flamand. |
| 4 Paris. | 8 et 9 Fuseaux. |

Ce fut alors le triomphe des dentelles aux fuseaux. Celles-ci furent dès le début connues chez nous sous le nom de passements, parce que leur vente était réservée à la corporation des passementiers; elles échappèrent assez rapidement à cette somptueuse lourdeur qui caractérise les guipures; aussi se perfectionnèrent-elles dans cet ordre d'idées jusqu'à atteindre un invraisemblable caractère de finesse et de légèreté. Valenciennes vraies ou fausses, Malines, Bruxelles, Chantilly, ont donc, grâce à leur vaporeuse élégance, supplanté peu à peu les guipures si prisées au temps de Louis XIV et de Colbert.

De ces explications, il semble bien résulter que les mots point et guipure s'appliquèrent uniquement aux dentelles à l'aiguille, comme le mot passement ne s'appliqua qu'aux dentelles aux fuseaux. Hélas! les choses ne sont pas aussi simples que cela et on a fait, au cours du temps, un tel mélange de termes qu'il serait téméraire de se fier désormais à l'appellation précédant le nom d'origine d'une dentelle pour en déduire son procédé de fabrication. C'est ainsi qu'il arriva un moment où on appela guipures les dentelles aux fuseaux; plus tard on qualifia indistinctement de points les dentelles à l'aiguille et celles aux fuseaux; on dit indifféremment : point de Venise et point de Valenciennes, point d'Alençon et point

de Malines; le mot point, dans ce cas, a perdu sa signification primitive, il sert uniquement à rappeler le lieu d'origine de la dentelle ou, mieux encore, le point de fond qui la caractérise.

Quant au mot dentelle, bien qu'il soit fort ancien — nous l'avons vu au chapitre précédent — ce n'est guère que vers le milieu du xvii^e siècle que son emploi se généralisa. Employé d'abord pour les passements à bords dentelés, il ne tarda pas à être utilisé pour toutes les dentelles, qu'elles fussent exécutées à l'aiguille ou aux fuseaux.

Spécifions ici que le nom donné à une dentelle ou à un point ne constitue pas un certificat d'origine indiscutable. Il est à peu près certain que, dans la plupart des cas, le nom d'une ville ou d'un pays appliqué à un point le fut à bon escient. Mais à peine imaginé, à peine conçu, à peine exécuté, un point devenait du domaine public; franchissant bientôt les limites du lieu où il avait été créé, il se répandait un peu partout. Un point est dit de Venise, parce qu'il est fait à la mode des premières dentelles élaborées sur les rivages de l'Adriatique, et du point de Venise on en fabriqua presque dans l'Europe entière dès le xvii^e siècle. Ce fut une spécialité des Flandres et c'est lui encore qui se trouve à l'origine du point dit de France. La Valenciennès est carac-

téristique à cet égard. Il y a la vraie et la fausse Valenciennes; il y a la fausse vraie Valenciennes et la fausse fausse Valenciennes. On comprendra facilement qu'il est assez difficile au profane de se retrouver dans un pareil labyrinthe, en dépit des nombreux fils qu'il peut rencontrer. Ce ne sont malheureusement pas des fils d'Ariane! Au contraire.

En résumé, sont aujourd'hui unanimement considérées comme dentelles : 1^o celles faites à l'aiguille; 2^o celles fabriquées aux fuseaux. Nous nous contenterons ici de classer les différentes dentelles connues dans la catégorie à laquelle elles appartiennent, en nous réservant de faire plus avant une étude détaillée de chacune d'elles.

Dentelles à l'aiguille. — Si l'on veut être tout à fait exact, il est bon, dans les dentelles à l'aiguille, de faire un départ entre elles, ce qui permettra de les classer sous une des trois étiquettes suivantes : 1^o dentelle à l'aiguille proprement dite; 2^o dentelle application ou constituée à l'aide de lacets ou galons faits aux fuseaux et réunis entre eux à l'aiguille; 3^o dentelle n'ayant aucune ressemblance avec les précédentes et n'entrant dans la catégorie des dentelles à l'aiguille qu'à cause de l'instrument qui sert à la fabriquer.

Dans la première catégorie se placent les points de Venise, de France, d'Alençon, d'Argentan, de Sedan, de Burano, la dentelle à reticella, la dentelle Rezzonico et la Rosaline ou Venise à la Rose, le point de gaze ou de Bruxelles.

Ajoutons à cette liste les dentelles modernes connues sous le nom général de points à l'aiguille où sont stylisés sur fond de tulle, au caprice du dessinateur, les fleurs, les papillons, les insectes de toutes sortes; les mats y sont ajourés pour les rendre plus légers, ou surchargés de brodés en applications, en parties fixes, en parties mobiles. On est arrivé dans ce genre à faire des choses charmantes qui ont donné à la dentelle à l'aiguille un nouvel essor, d'ailleurs précaire.

Dans la deuxième catégorie, rangeons le point d'Angleterre, les applications de Bruxelles, la dentelle de Luxeuil ou Renaissance et enfin la dentelle dite de : Milan. Comme on pourra s'en rendre compte par les explications que nous avons données ci-dessus, la plupart des dentelles de cette catégorie ont un titre discutable à l'appellation qu'on leur donne puisque certaines d'entre elles sont obtenues par l'application d'un ornement fait à la main sur un tissu produit mécaniquement et que d'autres chevauchent à la fois sur l'art de la broderie et

sur celui de la dentelle. Elles sont hybrides, mixtes, ce qui ne veut pas dire d'ailleurs qu'elles ne soient charmantes.

A la troisième catégorie appartiennent certaines dentelles exotiques uniquement fabriquées à l'aiguille, mais qui ont un caractère très particulier. Ce sont les dentelles du Brésil, de Smyrne, de Ténériffe et la dentelle arabe dite Gema.

Dentelles aux fuseaux. — Les dentelles aux fuseaux sont à peu près innombrables; plus faciles à faire, demandant moins à l'intelligence et à la souplesse de doigts de la dentellière, elles se sont répandues partout; elles ont subi des modifications dues au tempérament, au génie propre des peuples chez lesquels elles se sont acclimatées.

En Italie, nous trouverons des dentelles aux fuseaux à Venise, à Milan et Cantu, et à Gênes; en France, nous connaissons celles du Velay (dites du Puy, de Craponne et encore Cluny), celles de Valenciennes, de Bailleul, d'Arras et de Lille, celles du Havre, de Dieppe et du pays de Caux, celles de Mirecourt, de Lyon, d'Aurillac et de Tulle, les blondes du Puy, de Bayeux, de Caen et de Chantilly; on a fait aussi de la dentelle à Loudun, à Reims, à Perpignan, un peu partout; on connaît la dentelle tor-

chon, la guipure du Puy, les bisettes, les mignonnettes, les gueuses, etc., autant de noms qui, suivant les régions, s'appliquent bien souvent à des dentelles ayant entre elles une grande analogie. En Belgique, les grands centres producteurs de la dentelle aux fuseaux sont Malines, Bruxelles, Bruges, Grammont, Binche; on y fabrique aussi des Valenciennes dites Brabant, des dentelles Duchesse et Trianon, le point dit de Paris s'y est acclimaté et c'est encore à Bruxelles qu'est due la dentelle application d'Angleterre. Allemagne, Suisse, Portugal, Espagne, Russie elle-même apportent leur contribution sinon originale, tout au moins active à cette intense fabrication. Quant à l'Angleterre, elle est célèbre par ses produits de Honiton, ses tulles à applications, ses dentelles de Buckingham, de Bedford et de Northampton.

Cette énumération rapide ne comprend qu'une faible partie des types de dentelles aux fuseaux dont le succès fut tel qu'il n'y eut guère de pays qui ne s'exerçât à les fabriquer. Nous verrons à son heure un peu plus longuement quelles sont, parmi ces dentelles, celles qui peuvent prétendre figurer dignement dans une collection et qui méritent qu'on les recherche.

Matière. — La matière employée à la fabrication des dentelles, qu'elles soient à l'aiguille ou aux fuseaux, joue un rôle dans les résultats que l'on obtient. Les premières dentelles furent toutes faites avec du fil de lin blanc ou écru et on prenait un souci particulier de la bonne qualité du fil employé. Ce souci persista pour la dentelle à l'aiguille; on y emploie encore des fils de lin sélectionnés, les uns mats, les autres glacés, ce qui permet de créer des oppositions entre les diverses parties du dessin. Néanmoins, même dans certaines dentelles à l'aiguille le coton a été substitué au lin; c'est ainsi que ce dernier textile est utilisé pour la fabrication des points de Bruxelles ou point gaze. Qu'on ne croie pas d'ailleurs que la matière employée soit indifférente, car il est arrivé, et nous le verrons plus tard, que la substitution d'une qualité ou d'une grosseur de fil à une autre ait porté un coup mortel à l'industrie d'un pays; ainsi en fut-il à Valenciennes quand le fil de lin tordu à trois brins fut remplacé par un fil tordu à deux brins, et au Puy, quand, pour la fabrication des blondes, fut abaissée la qualité de la soie employée.

Les dentelles aux fuseaux se font, par contre, avec toutes sortes de textiles : lin, coton, soie, fil

d'or et d'argent. On cite même certaines dentelles fabriquées avec du raphia, d'autres obtenues avec l'écorce du lagetta, appelé encore arbre à dentelle. Il a même été question, au début du XIX^e siècle, d'une dentelle fabriquée avec la bave de certaines chenilles; sans doute s'est-il introduit dans le récit qui nous est resté de cette fabrication une certaine fantaisie. Aussi suffit-il que nous citions sans y insister.

Les dentelles sont blanches, crème, ou ambrées, suivant la qualité du fil employé. La mode est pour beaucoup dans cette question de la couleur; aussi est-il arrivé qu'à certaines époques, pour écouler des dentelles blanches, on les a ambrées, en les faisant bouillir par exemple dans une décoction de thé, procédé qu'on emploie également du reste quand il s'agit de revigorer un ambre qui s'atténue à la suite de lavages. Généralement, dans ce cas, la teinture est assez superficielle et les parties en relief de la dentelle, c'est-à-dire là où les fils sont plus épais, révèlent la fraude, pour peu qu'on écarte ceux-ci, même légèrement.

Les belles blondes du Velay, puis celles de Chantilly, plus tard de Bayeux et de Caen, celles aussi

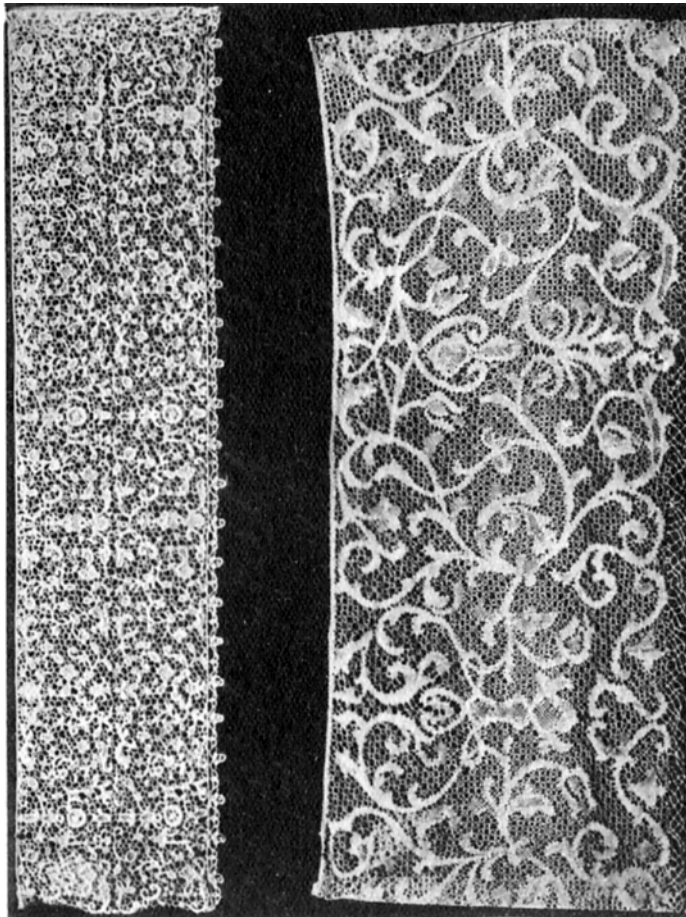


Photo Giraudon.

ITALIE. — 1. Point de rose, XVIII^e siècle.
2. Point des doges.

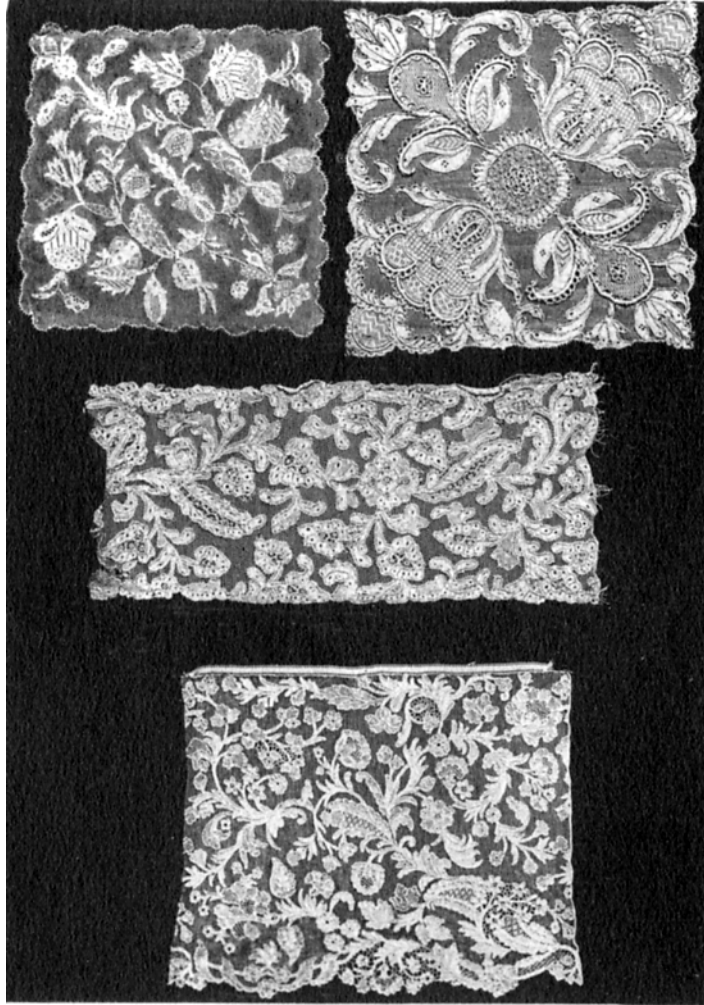


Photo Giraudon.

ITALIE. — POINT DE BURANO.
Travail en soie, XVIII^e siècle.

fabriquées en Espagne, sont en soie, soie blanche pour les blondes de couleur blanche ou crème, soie jaune pour les blondes noires. On a fait aussi et on fait encore des blondes en fil de lin et même en fil de coton. Aujourd'hui on emploie à leur fabrication, même des fils artificiels.

On a fabriqué encore, en fils d'or et d'argent plus ou moins fins, des dentelles ou des ornements, ou parfois de simples lisières de dentelles. Il va de soi que, dans de pareils cas, le degré de pureté du fil de métal employé donnait ou donne encore plus ou moins de valeur à l'objet qu'il a servi à fabriquer.

En résumé, à peu près tous les textiles ont été essayés dans la fabrication de la dentelle. Les essais ont été les uns heureux, les autres moins encourageants, et la faveur du public s'est portée successivement sur des produits dont les uns possédaient une réelle valeur artistique, dont d'autres se signalaient par leur originalité, dont d'autres encore n'eurent de mérite que leur bizarrerie.

De toute façon, il est assez amusant de pouvoir réunir dans une collection, à des choses de haut goût, d'autres d'une qualité plus douteuse, car les uns et les autres en disent souvent long sur le degré de culture, de raffinement ou d'étrangeté des différentes époques. Puisse-t-on, dans l'avenir, ne pas

juger trop sévèrement notre *xx^e* siècle sur certaines toiles, certaines sculptures et certains livres qui auraient par hasard échappé à la destruction qu'ils méritent !

Quant à la forme et à l'emploi des dentelles, on pourrait dire beaucoup de choses inutiles. Mieux vaut rappeler simplement que les belles dentelles se sont faites surtout en volants, en bandes, en garnitures de mouchoirs et de coiffures. Après l'invention du tulle et surtout du tulle mécanique dont la largeur et la longueur pouvaient être considérables, on fait des laizes à applications vendues au mètre pour la confection de garnitures, de robes, de jupons et de dessus. La dentelle a été et est encore utilisée dans mille cas divers. Elle a aussi bien servi à orner les fraises du *xvi^e* siècle que les rhingraves des seigneurs du *xvii^e* siècle; on l'a employée en coiffure, en garniture de vêtements de toutes sortes, soit de dessus, soit de dessous; elle se rencontre dans la lingerie de corps, dans celle du cabinet de toilette et même dans celle de l'alcôve. L'ameublement y a eu recours, et n'oublions pas enfin que la lingerie du culte et celle de l'autel ont provoqué la fabrication de pièces d'une réelle beauté.

CHAPITRE V

FRAUDES ET CONTREFAÇONS

Les fabricants de dentelles, les antiquaires, les marchandes à la toilette elles-mêmes sont en grande majorité d'honorables commerçants qui pratiquent consciencieusement leur métier, sans chercher à faire prendre aux acheteurs des vessies pour des lanternes; ils agissent ainsi d'abord par conscience professionnelle et, en outre, parce qu'il serait dangereux pour eux, pour leur réputation, de faire autrement. Un marchand déloyal est vite connu, les mauvaises réputations s'établissent plus rapidement encore que les bonnes, et il est bien difficile de faire revenir le public sur une impression, fût-elle fausse, et cela surtout quand il s'agit d'un article aussi spécialisé que la dentelle dont les collectionneurs

sont relativement assez rares, et généralement assez experts dans la matière. Il n'empêche que, même chez les plus honnêtes, des erreurs peuvent se produire. Souvent, dans le désir d'effectuer une vente, un marchand exagérera les qualités de l'objet qu'il offre; c'est en somme d'assez bonne guerre tant qu'il n'y a pas fraude et c'est aux clients à se défendre. A côté de ces industriels consciencieux, il existe bien évidemment toute une catégorie de commerçants marrons, de ces gens sans scrupules qui cherchent le gain même aux dépens de l'honnêteté. Ces gens-là sont d'ailleurs assez difficiles à saisir, ils se connaissent trop eux-mêmes pour ne pas faire peau neuve à chaque instant; il est rare qu'ils aient pignon sur rue; ils opèrent un peu à l'esbroufe, surprennent leur acheteur qu'ils ont été rechercher chez lui, ou que quelque courtier de même acabit qu'eux-mêmes aura entraîné dans leur antre. Un jour, ils trafiqueront en dentelles; un autre jour, en gravures; un troisième, ce sera en timbres-poste ou en tabatières ou en n'importe quoi. Ils semblent à l'affût de pièces fausses et d'acheteurs inexperts. Hélas, de ces derniers il en est beaucoup parmi les collectionneurs en général, et même parmi les plus experts il se trouve quelquefois que les vendeurs de fariboles trouvent qui les écoute et qui les croit. Si l'on exa-

minait pièce par pièce les collections que renferment nos grands musées, il est bien probable qu'en y regardant de près on découvrirait maints truquages, l'imposture a toujours beau jeu contre l'honnêteté native, celle-ci est difficile à persuader qu'elle n'a pas toujours en face d'elle une honnêteté de même valeur.

L'honnête homme est, de par tempérament, plus facile à berner que le coquin.

En dentelles, la fraude peut porter sur bien des points; elle peut porter sur l'objet lui-même, sur les matériaux qui entrent dans sa composition, sur la façon dont il fut produit; elle peut également s'adresser à la valeur morale de cet objet, son lieu d'origine, son histoire. La fraude peut porter sur l'objet lui-même, l'acheteur doit savoir distinguer nettement une dentelle d'une broderie par exemple. Nous avons expliqué au chapitre III la différence qu'il y a entre une dentelle et une broderie. Cette différence, loin de prévenir, surtout quand il s'agit de pièces anciennes, est parfois si minime qu'elle entraîne souvent à la confusion et à l'erreur. Ainsi, par exemple, nous donnons à la planche 6 la reproduction d'une nappe d'autel en point de Venise : dans cette pièce se trouvent réunies trois choses essentiellement différentes : un filet brodé, un tissu brodé et découpé et enfin du point de Venise.

Combien de personnes à première vue qualifieront cette nappe. Pour certains, ce sera une broderie; pour d'autres, ce sera une dentelle; pour des troisièmes enfin, ce sera du filet. Les uns et les autres auront partiellement raison, mais aucune d'elles ne se sera rendu compte de ce qu'était vraiment l'objet qui, un moment, aura passé entre leurs mains ou sous leurs yeux. Il faut donc, quand on veut acheter une dentelle, bien se rappeler ce qu'est la dentelle en général, c'est-à-dire un objet créé de toutes pièces par les mains de l'ouvrière, sans autre aide que son aiguille, son fil et un dessin, sur parchemin ou sur papier, qu'elle se limite à copier servilement. La dentelle ne comporte donc pas de tissu de base, que ce tissu soit épais, qu'il soit au contraire une mousseline ou une soie légère. Par conséquent, la première fraude consisterait à vouloir faire passer une broderie pour une dentelle ou inversement; le cas s'est trouvé fréquemment où des marchands, généralement ignorants il est vrai, ont créé une telle confusion; bien mieux, pour certaines pièces historiques, on a longtemps discuté pour savoir s'il fallait les classer parmi les dentelles ou parmi les broderies. C'est dire combien il est parfois difficile d'établir la vérité. Donc, prenez garde à cette première cause d'erreur.

Un deuxième genre de fraude, c'est de vouloir

faire passer un point pour un autre, un point de Venise par exemple pour un point de Burano, un point de Malines pour un point de Bruges et cent autres substitutions de même nature. Là encore, à cause de l'ignorance fréquente de l'acheteur, la fraude est possible. Il y a donc lieu, pour celui qui collectionne des dentelles, de faire une étude préalable de tous les points. Bien connaître un point de Venise, savoir le distinguer d'un point de Burano, de même pour tous les autres points. Ce n'est guère qu'après cette étude préliminaire, qu'il ne faut pas craindre de suivre longtemps et surtout par voie de comparaison, qu'on pourra, sans trop de risques, se risquer à l'achat et dépister les fraudeurs.

Ce n'est pas tout : le point de Venise, c'est un nom qu'on a donné à un certain genre de dentelle ; mais il ne faut pas inférer de ce nom que l'objet auquel il s'applique ait été nécessairement fabriqué à Venise. Je prends bien entendu Venise comme un exemple, ma réflexion s'appliquant à tous les genres de dentelles. On a fabriqué du point de Venise à Venise d'abord, puis un peu partout ; donc, point de Venise n'est pas un qualificatif du lieu de production mais le qualificatif d'un genre de point. Bien des marchands, dans le but de faire valoir l'objet qu'ils vous offrent vous déclareront : « Oh ! Monsieur, c'est de la vraie

Venise, de provenance directe. » Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent le point de Venise qu'on vous offrira, et qui sera bien entendu du point de Venise, aura été fabriqué en France, en Flandres ou ailleurs. Cela, c'est la fraude sur l'origine. Il y a encore la fraude sur la matière première, la vraie dentelle est généralement faite en fil de lin, le plus souple et le plus durable, le meilleur de tous; mais les imitations en fil de coton ne manquent pas. Or, le fil de coton est loin d'avoir les mêmes qualités que le fil de lin, il perd rapidement ses qualités de résistance, s'amollit, devient flou; la dentelle de lin garde beaucoup mieux que la dentelle de coton sa forme, son dessin, sa beauté en un mot. D'ailleurs ce genre de fraude est assez grossier et ne peut guère porter que sur des dentelles neuves, les lavages répétés n'agissant pas de même sur le lin plus ferme que sur le coton plus facilement altérable. On a essayé et on a fait des dentelles en bien d'autres fils encore; mais, entendons-nous, il faudrait que le marchand s'adressât à bien naïf pour faire passer du chanvre, du jute pour du lin, aussi n'insisterons-nous pas là-dessus. On a fait aussi des dentelles de soie; tant que la soie a été naturelle, il était difficile de frauder à son sujet; aujourd'hui, l'industrie consomme autant de soie artificielle que de soie naturelle; par conséquent, la

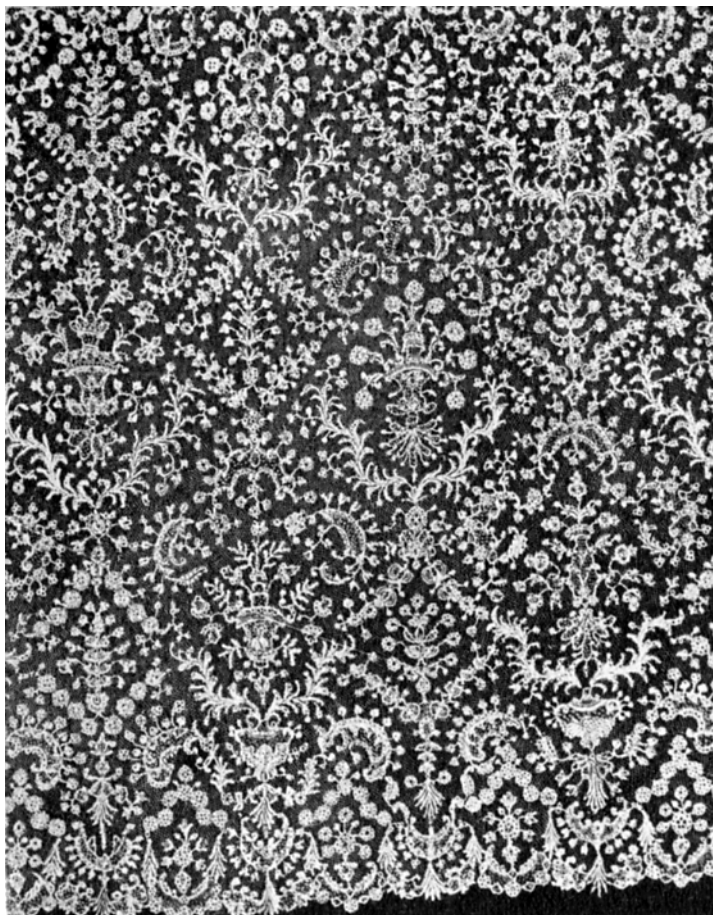


Photo Giraudon.

ITALIE. — DENTELLE DE GÈNES AUX FUSEAUX (1700).
(*Musée des Arts décoratifs.*)

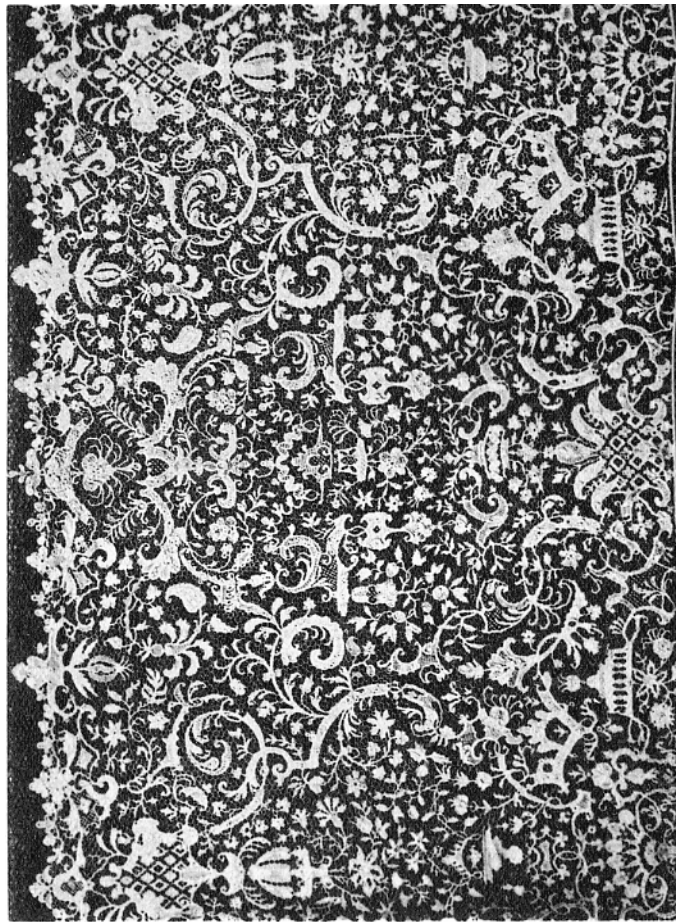


Photo Giraudon.

FRANCE. — POINT DE FRANCE A L'AIGUILLE.
(Louis XVI).

soie végétale, artificiellement créée par la chimie entre souvent dans la fabrication des tissus ou des réseaux, aux lieu et place de la soie naturelle. Cela est aussi vrai pour les dentelles que pour les soieries en général : les gazes, les tulles, les mousselines. Si peu que l'on ait d'expérience, on reconnaîtra sans peine une falsification de cette nature. La soie artificielle a quelque chose de métallique, de dur, d'éclatant que n'a pas la soie naturelle, en même temps plus suave au toucher et moins froide au porter.

Voilà toute une série de fraudes qu'un peu d'expérience chez l'acheteur lui permettra de dépister. Il en est d'autres si habiles qu'il faut une certaine science pour savoir les reconnaître. La dentelle mécanique a pris un tel essor, les métiers qui la fabriquent sont si perfectionnés qu'on arrive à presque tout imiter d'une façon que l'on peut qualifier d'à peu près parfaite; pourtant, entre les dentelles mécaniques et les dentelles à la main, il y aura toujours une différence, celle qui sépare des objets faits en série de l'objet créé à part et minutieusement. Dans la dentelle mécanique, un défaut se reproduira systématiquement chaque fois que le même carton au métier présentera le même dessin, la répétition dans le défaut sur le volant, sur la laize, voilà ce qui permettra toujours de distinguer la dentelle mécanique de

l'autre. L'ouvrière qui travaille à la main a pu à un moment donné faire un oubli, commettre une faute, dénaturer un dessin; quand le motif se représentera il est inadmissible de supposer que le même manque d'attention la contraigne à commettre la même faute; dans la dentelle à la main les fautes sont disparates et uniques; dans la dentelle mécanique, elles sont régulières et se reproduisent automatiquement aux mêmes endroits du dessin.

Ce que nous venons de signaler est vrai aussi bien pour les dentelles à l'aiguille que pour les dentelles aux fuseaux. Ces dernières ont encore quelque chose qui permet tout au moins pendant un assez long temps de les distinguer de la fabrication mécanique. On se rappelle qu'en effet dans la dentelle aux fuseaux, sur un coussin est tendu un dessin, maintenu par des aiguilles autour desquelles s'accrochent les fils suspendus aux fuseaux; au fur et à mesure que la dentelle avance, les aiguilles sont déplacées de telle façon que le travail puisse se reproduire sans interruption. La trace des épingles reste longtemps persistante, la tension qu'elle impose au fil reste assez longtemps manifeste, et il faut plusieurs lavages avant que tout cela disparaisse. Bien entendu ceci n'existe pas dans la dentelle mécanique; par conséquent une étude à la loupe permettra à l'acheteur

de constater, tout au moins quand il s'agit de dentelles qui ont été peu lavées, l'existence ou non de ces traces révélatrices d'origine.

En dehors de toutes ces fraudes qui portent sur la constitution même de l'objet, il en est d'autres encore auxquelles ont fréquemment recours les marchands et celles-ci, hâtons-nous de le dire, sont assez fréquentes; elles sont assez fréquentes parce que le marchand qui s'en sert, use toujours de la forme dubitative, mais d'une forme dubitative telle qu'elle amène presque fatalement l'acheteur à l'affirmative, elle l'y amène d'autant plus que, généralement très flatté d'être tombé sur la pièce rare, il ne demande qu'à être convaincu, ou tout au moins à pouvoir appuyer sa conviction surtout quand elle est faible, sur une autre conviction. Le « Je suis presque certain que cette mantille a appartenu à la reine Marie-Antoinette » du marchand deviendra dans la bouche du collectionneur: « Je tiens de source sûre que cette mantille provient en ligne droite de la reine Marie-Antoinette. »

Dès lors, la légende sera établie; des visiteurs s'extasieront devant la pièce étiquetée et cataloguée avec la mention de cette provenance supposée, et un jour il pourra arriver qu'à cause du manque de perspicacité ou de science d'un conservateur de musée

à qui la collection aura échu, la pièce sans doute fausse recevra un certificat d'authenticité. Évidemment de telles fraudes sont bien difficiles à découvrir et à dénoncer. Pour qu'elles puissent être évitées, il aurait fallu que, dès longtemps, chacune des pièces authentiques eût été constamment accompagnée d'une note contenant son histoire; il aurait fallu, en même temps, que cette note eût constamment accompagné la même pièce.

Aussi n'est-ce guère qu'actuellement, et dans les grandes collections, qu'on a songé à établir l'histoire des pièces célèbres; malheureusement les véritables pièces de collections, celles après lesquelles s'acharnent le plus les collectionneurs, ce sont précisément celles qui remontent aux deux ou trois premiers siècles de l'histoire de la dentelle, c'est-à-dire aux *xvi^e*, *xvii^e* et *xviii^e* siècles. Mais qui donc songeait alors que de telles futilités — ainsi les considérait-on — pourraient à un moment donné intéresser la curiosité? Aussi il est facile de supposer que dans toutes les grandes collections foisonnent les pièces historiquement fausses. Cette fausseté, d'ailleurs, peut être relative ou absolue. Elle sera relative parce que l'objet attribué à un personnage, bien que n'ayant pas appartenu à ce personnage, soit authentiquement de l'époque à laquelle il vivait. Elle

sera absolument fausse quand il y aura erreur non seulement sur l'attribution de propriétaire, mais encore sur l'époque même. Il se peut enfin que l'objet, sans être celui même auquel on pense, ait tout de même appartenu au personnage auquel on l'attribue.

Il y a eu à une certaine époque un tel luxe dans le port de la dentelle, on en usait sous tant de formes, qu'il est bien certain que des pièces nombreuses provenant de la même garde-robe ont dû être dispersées un peu à tous les vents. Qu'on songe simplement à ces chiffres que nous avons donnés par ailleurs : la reine Élisabeth d'Angleterre avait plus de trois mille toilettes garnies des plus précieuses dentelles et le chevalier de Cinq-Mars laissa plus de trois cents paires de manchettes ! On estimera que dans ces conditions une dentelle étiquetée de la façon suivante : « point d'Angleterre ayant appartenu à la reine Élisabeth », ou bien une autre étiquetée : « provenant de la garde-robe du chevalier de Cinq-Mars » présente, sinon des caractères absolus d'authenticité, tout au moins de vraisemblance. Or, aux dentelles historiques, on ne peut guère demander plus dans la très grande majorité des cas ; très rares sont les pièces à l'origine desquelles on puisse remonter sans contestation possible ; on comprendra que, dans ces conditions, ces

pièces historiques, d'une authenticité incontestable, doivent atteindre des prix considérables. En est-il même sur le marché? La chose est douteuse, car il est probable qu'elles ont toutes été absorbées par les grandes collections et que toutes, ou presque toutes, figurent aujourd'hui dans les musées nationaux de différents pays.

Comme on le voit par ce qui précède, il n'est pas très facile de déceler la fraude dans la dentelle, surtout quand il s'agit de la fraude historique.

Nous avons dit que la fabrication mécanique donnait un produit d'une régularité à laquelle ne saurait prétendre un produit semblable fait à la main. Mais les fraudeurs, dont l'habileté est parfois extrême, se sont préoccupés de parer à cet inconvénient et pour voiler, autant que possible, l'excès de régularité qui pourrait les trahir, quand il s'agit de faire prendre une dentelle mécanique pour une dentelle authentique, ils n'hésitent pas à truquer celle-là. De même que les fabricants de vieux meubles savent imiter à coup de grenaille de plomb les trous de vers qui sillonnent les bois anciens, les fabricants de fausses « vieilles dentelles » n'hésitent pas, le cas échéant, à déchirer aux bons endroits une dentelle neuve qui sera ensuite ravaudée, souvent fort adroitement, et ainsi d'une pierre deux coups : la répétition d'un

défaut est escamotée, et la blessure réparée de la dentelle donne à celle-ci un caractère indéniable de vieillerie. Ou bien encore, on accolera ensemble des morceaux de dentelle ancienne et de dentelle mécanique habilement truquée.

Le collectionneur, mis en présence d'un cas de cette nature, doit faire d'autant plus attention qu'il aura à lutter contre lui-même; en présence d'une pièce fausse de ce caractère, on est presque instinctivement porté à la tenir pour vraie, parce qu'on s'imagine difficilement qu'un fraudeur puisse apporter un tel souci de perfection pour détériorer un objet et, semble-t-il, l'avilir. D'autre part, qu'il réfléchisse que, pour la dentelle en particulier, ces altérations sont presque nécessairement suspectes, car il est rare que des dentelles de prix aient tant traîné, qu'elles aient eu à subir de telles restaurations.

On observera encore, lorsqu'il s'agit d'un long métrage, que la vraie dentelle doit présenter de place en place, mais non pas à des distances régulières, des traces de raboutissage. Il va de soi que ces traces sont d'autant plus difficiles à apercevoir que la dentelle a plus de valeur. Pourtant un examen attentif à la loupe les trahit presque toujours. Dans la dentelle mécanique, au contraire, rien de semblable, à moins que, une fois encore, la fraude n'intervienne,

et que, les ciseaux et l'aiguille aidant, on ne fasse de faux raboutissages. Peut-être alors pourra-t-on se défendre encore en superposant les dessins du même motif se reproduisant; il y a, dans ce cas, de grandes chances, si la coïncidence ne se produit pas, pour qu'on se trouve en présence d'une dentelle authentique. Si, au contraire, il y a coïncidence cela sent le brûlé. La machine est infiniment plus régulière que la main. Malheureusement on vous offrira rarement des pièces de vieille dentelle suffisamment longues pour que vous puissiez les confronter de cette sorte. Vous êtes méfiant, le fraudeur l'est plus que vous.

En somme, si vous relevez de la symétrie entre les différents motifs et même entre les divers points de fond d'une dentelle, soyez prudent. La symétrie trahit la machine. Néanmoins la machine peut créer une certaine asymétrie, mais cette asymétrie sera symétrique et un peu d'habitude permettra de la dépister.

La grande différence entre une dentelle authentique et son imitation mécanique résulte surtout de la monotonie qui, obligatoirement, est le propre de cette dernière. Par conséquent, c'est par une comparaison à la loupe d'abord, puis plus tard à l'œil nu, que vous arriverez à distinguer presque de pre-

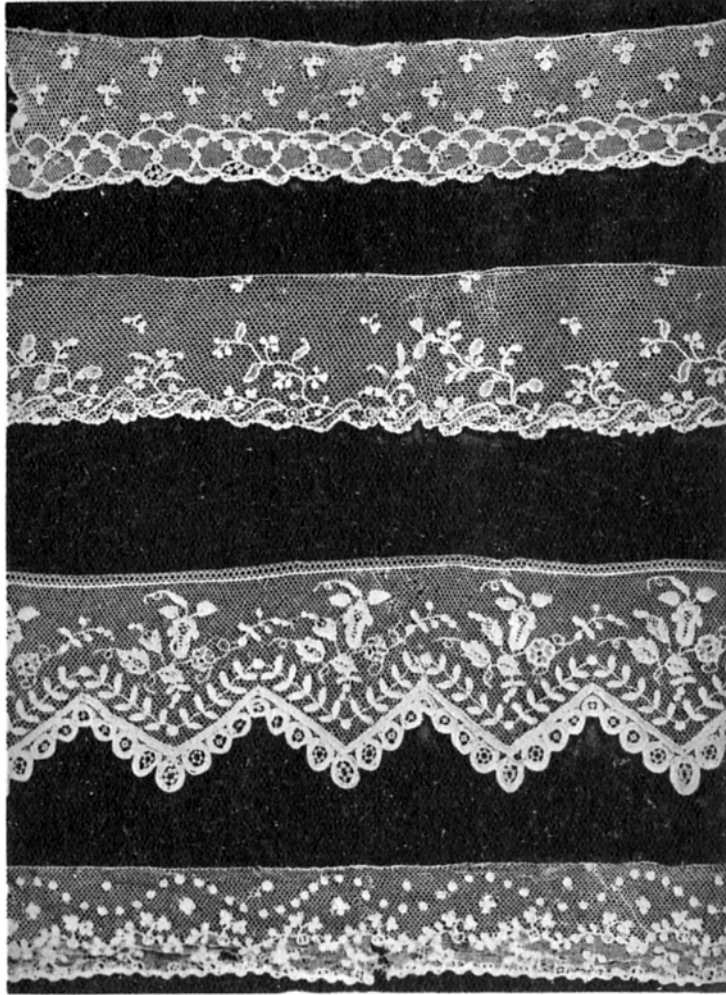


Photo Giraudon.

FRANCE. — POINT D'ALENÇON.

Pl. XX



Photo Giraudon.

PORTAIT DE M^{lle} DE BEAUJOLAIS, PAR NATTIER.
Parure en application, xviii^e siècle.

mier abord, la différence capitale qui existe entre les deux objets.

Ajoutons que la main elle-même, longtemps exercée, arrivera à se rendre compte, d'après le moelleux ou la sécheresse de l'objet touché, s'il s'agit d'une chose authentique ou d'une chose imitée

N'oublions pas non plus que la dentelle mécanique, artificiellement liée, constitue un tout qui se défile dès qu'on exerce une traction sur l'extrémité du fil qui la constitue.

On truque aussi les couleurs; c'est encore la loupe ou le compte-fils qui permettra de rechercher, à l'intérieur d'un fil coupé à l'extrême pointe de la dentelle suspecte et détordu ensuite, des traces de la couleur primitive; en effet, les coloris artificiels appliqués aux dentelles s'obtiennent au moyen d'infusions de thé ou de café ou par immersion dans la bière, procédés qui ne permettent pas toujours d'atteindre le cœur de la fibre qui conserve alors sa couleur originelle.

Il reste à dire quelques mots sur les confusions qui peuvent se produire sur la provenance de dentelles portant le même nom. Nous avons dit quelque chose à cet égard du point de Venise, fabriqué un peu partout et parfois avec une telle maîtrise qu'il est bien difficile de se prononcer sur l'authenticité

d'origine de la pièce offerte. Beaucoup de dentelles — Valenciennes, blondes, Chantilly, etc., — ont émigré de leur pays d'origine, soit que celui-ci ait délaissé leur fabrication insuffisamment rémunératrice, soit qu'une autre région mieux placée s'en soit emparé.

Ainsi est-il arrivé à Valenciennes. Cette dentelle, fabriquée d'abord dans la ville dont elle porte le nom et qui avait enlevé au Quesnoy, sa voisine, une réputation que celle-ci n'avait rien fait pour conserver, fut d'abord la propriété exclusive de sa ville d'origine, à tel point que toute dentelle faite hors de l'enceinte de Valenciennes était considérée comme de la fausse Valenciennes facile à reconnaître, eût-elle été fabriquée à quelques portées de la ville par une ouvrière formée à un des ateliers qui y prospéraient et se servant du même outillage et du même fil que ceux utilisés à l'intérieur de l'enceinte. Le succès de la Valenciennes fut, au XVIII^e siècle, prodigieux. Ce qui naturellement suscita des imitations.

Toutes les Flandres, des régions et des villes plus lointaines encore — Saint-Étienne par exemple — fabriquèrent de fausses Valenciennes. En vérité, les imitations, pour belles qu'elles fussent, ne valaient pas le modèle; mais, moins coûteuses, elles connurent, elles aussi, un brillant succès. A leur tour on les imita et quand intervint la fabrication mécanique,

on ne manqua pas de lui demander un produit dont la vogue était aussi persistante. On voit par cette courte histoire, à combien d'imitations successives a été soumise la Valenciennes.

Quelques mots encore sur la dentelle dite de Plauen ou de Saint-Gall, qui veut imiter la guipure de Venise. On obtient cette imitation par un procédé assez curieux basé sur les propriétés différentes des textiles d'origine végétale et des textiles d'origine animale. On brode au coton une imitation de guipure vénitienne sur un tissu de soutien fait de laine ou de soie; ensuite chimiquement on dissout le tissu de support à l'aide d'un acide qui respecte le coton. Et le tour est joué. Ajoutons toutefois que ce procédé assez grossier ne trompe guère le vrai collectionneur.

Comme on le voit, il y a bien des manières de se tromper ou d'être trompé quand on achète de la dentelle. Il est difficile qu'un jour ou l'autre, on ne soit pris au trébuchet. Il faut donc ou en prendre son parti et risquer le tout pour le tout, ou s'adresser uniquement, pour les pièces de collection, à quelqu'un de ces grands commerçants en dentelles qui conservent le scrupule de leur profession et qui ne vous trompent qu'involontairement, si eux-mêmes ont été victimes d'un trop ingénieux falsificateur.

Quant à vous, lorsque vous dressez l'état civil

d'une pièce que vous ajoutez à votre collection, ayez toujours la franchise d'y faire figurer les doutes que vous pouvez avoir, pour une cause ou une autre, au sujet de l'authenticité de la pièce classée..

N'oubliez pas qu'une collection faite pour le plaisir des yeux est aussi une réunion d'éléments historiques, minces éléments soit, quand il s'agit de dentelles, mais au moyen desquels néanmoins peut parfois se situer, s'expliquer une époque. La passion peut se contenter d'à peu près; elle peut même parfois se contenter du faux; la froide vérité historique n'admet pas ces compromissions.